

J'ai vu...



M. CLEMENCEAU

*(Instantané pris le jour où les
barrèrent aux boches*

PUBLICATION

EST CONTENT

*armées du général Fayolle
la route de Paris).*

BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15).

FOP. 47

HERNIE



NOUVEAU BANDAGE PLUS de SOUS CUISSE de RESSORT DORSAL
Contention parfaite — Fixité absolue
MEYRIGNAC Bte 229, rue St-Honoré PARIS

Envoi du Catalogue Franco - ESSAI GRATUIT -

LE TRAVAIL CHEZ SOI Revue Mensuelle des Travaux manuels et d'agrément et des moyens d'en tirer Plaisir Bien-être et profit. Un N° spécimen, 44 pages illustrées, 12.000 lignes d'idées pratiques et incitatives franco 1 fr. en mandat ou timbres à TIRER PARTI QUIGNON, éditeur, 16, rue Alph.-Daudet, Paris (14^e)

PILULES FOSTER UN BIENFAIT A RETENIR

En Charente

Nous sommes heureux de servir le but humanitaire de M. Honoré Joubert, horticulteur à Saint-Amant-de-Boixe (Charente), en publiant la lettre qu'il nous adresse le 15 janvier 1917 : « Voilà sept ou huit ans que, pour la première fois, je pris les Pilules Foster avec succès, pour combattre les maux de reins ; dernièrement je fus repris de la même façon avec complication de sciatique, j'étais gêné au point de ne pouvoir marcher, encore moins me courber ; je recourus aux



M. JOUBERT
(D'après photographie).

Pilules Foster et trois boîtes ont suffi pour me guérir. Depuis six mois je ne me ressens plus de rien. Ma femme, qui avait de violentes douleurs rhumatismales et ne pouvait se remuer qu'avec beaucoup de difficultés, en fit usage également, et, au bout de quelques jours, reprenait ses occupations habituelles. Aussi je me fais un devoir humanitaire de les recommander aux personnes souffrant de la même façon ».

(Signature légalisée le 15 janvier 1917).

Les rhumatisants et gouteux, tous les malades atteints de lumbago, sciatique, gravelle, hydro-pisie, raideur dans les muscles et les jointures ou de troubles urinaires doivent nécessairement faire usage des Pilules Foster qui nettoient les reins et la vessie, reconstituant leurs tissus qui redeviennent propres à filtrer le sang de l'acide urique et des déchets qui l'empoisonnent.

IMPOT SUR LES SPÉCIALITÉS

En raison de la hausse constante des matières premières, des frais de conditionnement et autres, nous ne pouvons plus prendre cet impôt à notre charge.

Prix des Pilules Foster :

3 fr. 50 la boîte ; six boîtes pour 20 fr., plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco sur réception du montant.

H. BINAC, Pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-XVII^e



Ne vous grattez pas si vous avez des démangeaisons, mais faites disparaître rapidement l'irritation causée par une

AFFECTION DE LA PEAU

Vous trouverez un soulagement immédiat et une guérison complète en employant l'

ONGUENT FOSTER

qui, absorbé par les pores, attaque le virus de l'infection cutanée.

Des milliers de témoignages attestent son efficacité remarquable contre :

Eczéma, Herpès, Dartres, Acné, Urticaire, Démangeaisons, Croûtes d'Humeur, Piqûres de Moustiques, Boutons, Eruptions, Gourme et Vermicules des Enfants, Engèlures, Crevasses, Varicelle globuleuse.

Contre les Hémorroïdes, il est sans rival.

Prix : 3 fr. 50 la boîte, six boîtes pour 20 fr. plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte.

Dans toutes les Pharmacies ou franco
H. BINAC, Pharmacien
25, rue Saint-Ferdinand, Paris 17^e.

FORCES INCONNUES
Avec la RAYONNANTE, expédiée à l'esani, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 88, SEATL.

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale. Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris

PELADE NOTICE GRATUITE
SENI, pharmacien
27, rue Malabiau, Toulouse

Hygiène **CRÈME SIMON** Beauté
POUDRE
SAVON

TEXTE ET ILLUSTRATIONS DE GERVAIS-COURTELLEMONT



UNE
SPLENDIDE
ÉDITION

LES CHAMPS DE BATAILLE DE LA MARNE VERDUN

Beau volume in-4° oblong (24x32), riche reliure de bibliothèque, inscriptions or, 300 reproductions couleurs d'après les plaques autochromes du célèbre artiste.

Le volume.

Ne 16 fr.

Beau volume in-4° oblong (24x32), riche reliure de bibliothèque, inscriptions or, 80 reproductions couleurs d'après les plaques autochromes du célèbre artiste.

Le volume.

Net 10 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS.

J'ai vu...

PUBLICATION BI-MENSUELLE (le 1^{er} et le 15).

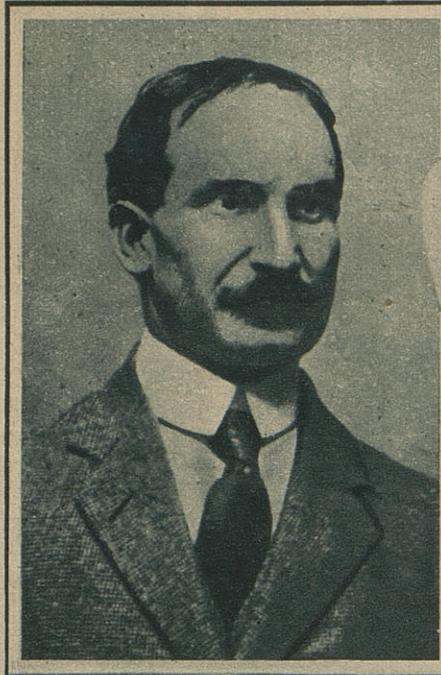
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1918.)



UN ENTR'ACTE DANS LE DRAME : « LA DOUCEUR DES FIANÇAILLES »

Tant de sang coule partout que nos lecteurs, et surtout nos lectrices, nous sauront certainement gré de leur offrir cette fraîche vision. Elle est assez évocatrice pour ne pas l'amoinrir en la précisant. On devine le roman. On l'a rapporté un soir de combat, agonisant. Elle l'a pansé, guéri, aimé. Ils viennent d'échanger les premiers serments... Ils peuvent maintenant défier le Destin.



Costa Condoyannis.

AU POTEAU



Mata-Hari.



Bolo-pacha.

DE VINCENNES

Une vingtaine de traîtres ont été fusillés à la "Caponnière" de Vincennes. Comment moururent-ils ? C'est ce que nous allons raconter d'après les confidences de quelques témoins de ces différentes exécutions.

Avant le 1^{er} août 1914, si ce n'est l'exécution de deux matelots passés par les armes près de Toulon, en septembre 1911, on ne fusillait plus en France depuis les dernières répressions de la Commune, mais en temps de guerre l'opinion publique eût réclaté le rétablissement du piquet d'exécution si celui-ci n'avait pas toujours subsisté dans notre Code militaire. Certains regrettent même le huis-clos trop strict qui entoure le châtimement des espions et des traîtres.

Au lieu de la place publique, c'est dans un enclos militaire rigoureusement gardé que le poteau fatal se dresse.

Grenelle ! plateau de Gravelle ! fossés de Vincennes ! Autant d'erreurs commises par les chroniqueurs. Jamais il n'a été question d'exécuter dans les fossés historiques transformés aujourd'hui en jardins potagers et où, dans la nuit du 29 ventôse an XII, fut exécuté le duc d'Enghien.

C'est en réalité assez loin du donjon de Vincennes que se trouve la butte de tir dite Caponnière qui sert aux exécutions capitales et qui est située dans l'enclos de la Maison-Blanche.

La veille d'une exécution, l'ordre arrive à la place de Vincennes dont le major fait commander le piquet d'exécution en même temps que les troupes de la garnison qui, conformément à l'article 52 du décret du 7 octobre 1909, doivent y assister. Le gardien de batterie de la Maison-Blanche est alors avisé d'avoir à faire planter un poteau pour y attacher le condamné. Malgré la légende des pieux spéciaux du "père Rollin", il est rare que le même morceau de bois serve deux fois de suite. Ainsi pour Bolo, c'est sur un tas de piquets pour fils de fer barbelés que le gardien chargé de ce soin alla prendre le poteau.

Tandis qu'à la Santé le condamné endossait le complet apporté par son frère, « en cas d'événement », au pied de la Caponnière le gardien tapait à grands coups de maillet pour enfoncer le pieu, « la courbe en dedans pour mieux faire redresser le dos ! », précisait-il.

AU POTEAU

L'exécution devant avoir lieu légalement au lever du soleil, au petit jour en réalité, il fait encore nuit lorsque sur le terrain s'achèvent les derniers préparatifs et que les troupes prennent position en formant le carré, qui est en réalité un rectangle dont la butte avec son poteau forme l'une des petites faces.

Ceux à qui incombent la mission de faire

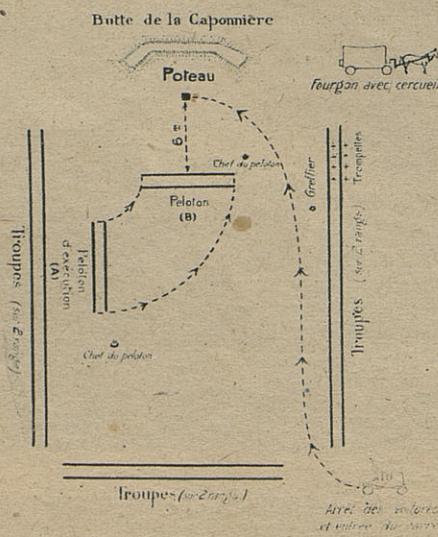
justice, c'est-à-dire les douze soldats et leur adjudant sont presque toujours des volontaires, des blessés chevronnés ou des évadés d'Allemagne. Lorsque le carré est formé, au signal donné par les trompettes placées à droite près de la butte, le piquet d'exécution pénètre à l'intérieur et, sous les ordres de son chef, fait une sorte de répétition avant de charger les fusils.

C'est dans une grande limousine grise aux stores soigneusement baissés que le condamné est amené de la prison sur le terrain. Avant la Maison-Blanche, il est une dernière étape : celle de la levée d'érou, qui a lieu au Donjon de Vincennes.

Lorsque l'automobile, escortée par des dragons à cheval, sabre au clair, s'arrête à l'entrée du carré, les trompettes sonnent aux champs. Les menottes aux mains, encadré par deux gendarmes, le condamné gagne le poteau tandis que le greffier du conseil de guerre donne lecture de la sentence de mort.

Le piquet sur deux rangs s'approche à six mètres du condamné et l'adjudant, placé à quatre pas en avant, lève son sabre. A ce signal, les douze hommes mettent en joue, visant le milieu de la poitrine et l'adjudant commande : « Feu ! »

Tout cela d'ailleurs s'accomplit en très peu



Devant la butte de la Caponnière.

de temps. Deux minutes exactement après être descendu d'automobile, Bolo était mort.

LE MOUCHOIR DU PACHA

Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, le Pacha n'a pas « crâné », le 17 avril, lorsqu'à six heures du matin exactement il pénétra dans le carré d'où il ne devait plus sortir. Par coquetterie, il avait tenu à marcher au supplice ganté de blanc et habillé avec son élégance un peu spéciale. Sur, son long pardessus ses deux mains enserrées par les menottes faisaient une tache blanche et, sous son chapeau rond, son visage était blafard, terreux même !

La tête haute, les yeux comme désorbités, fixant obstinément le vide, le Pacha entre deux gendarmes acheva le terrible trajet d'un pas d'automate, saccadé. Les lèvres obstinément closes, il se laissa attacher au poteau, et, comme ses avant-bras dégagés des menottes demeuraient libres, il leva les mains pour se découvrir avant qu'on lui bandât les yeux avec le foulard bleu qu'il avait lui-même remis aux gendarmes. Ses deux mains blanches retenant son chapeau plaqué sur sa poitrine, il attendit la mort, tandis que, dominant soudain le roulement lointain du canon du front, le mugissement de la sirène des établissements militaires faisait penser un moment à une alerte de Gothas. Mais le déchirement de la salve coupa court à cette diversion : les assistants qui n'avaient pas quitté des yeux le condamné purent voir, avant que son corps ne s'écroulât d'une masse, le crâne voler en éclats : plusieurs balles frappant en plein front l'avaient horriblement scalpé et il n'avait plus que le côté gauche de la tête. Après que le cadavre eût été couché dans la bière, il fallut qu'un infirmier ramassât avec un journal la cervelle qui s'était répandue sur la terre et qu'un autre soldat recueillît les débris du crâne projeté à plus de cinq mètres.

Par contre, le mouchoir de soie blanche que le Pacha avait étalé sur sa poitrine n'avait que quelques éclaboussures de sang, bien que percé par plusieurs projectiles. Ce fut ce mouchoir que, pour obéir à la dernière volonté du Pacha, l'abbé Geispitz, aumônier de la Santé, prit sur le cadavre pour le remettre à sa dernière femme.

LE DERNIER BAISER DE MATA-HARI

Plus courageuse peut-être, mais sûrement plus théâtrale, avait été, le 15 octobre 1917, Marguerite-Gertrude Zell, alias lady Gresha



Voilà comment le grand journal Berlinois Lustige Blätter représentait l'exécution de l'espionne Mata-Hari en parodiant le célèbre tableau de Manet : « La mort de Maximilien à Querétaro. »

Mac-Leod, connue sous le nom de Mata-Hari.

Comme elle avait été devant ses juges, elle demeura devant le peloton d'exécution : l'ensorceleuse dont les regards fouillent dangereusement les âmes. Un ample manteau bleu drapé sur sa robe noire, un grand chapeau de feutre sur ses cheveux sombres, elle laissa glisser son étole d'hermine avec autant de grâce que lorsqu'elle se dépouillait de ses châles vêtements en une invocation passionnée à Siva dans la danse des Sept Voiles !

« Je ne veux pas pleurer ! Je ne veux pas pleurer ! » répétait-elle rageusement à la religieuse qui l'avait aidée à descendre de voiture. « Pourtant j'ai quelque chose qui roule au coin d l'œil. Ma sœur, voulez-vous me prêter votre mouchoir ? »

Comme la religieuse lui tendait un linge épais et rude, *Œil du Matin* (Mata-Hari se traduit ainsi), habituée aux fines batistes, refusa doucement : « Non, merci. C'est bien gros. Et puis, je l'ai dit : Je ne veux pas pleurer ! »

D'un pas ferme elle traversa le carré, inclinant gracieusement la tête à droite et à gauche, comme elle eût salué en sortant de scène. Et, lorsqu'on l'eût attachée au poteau, après qu'elle eût refusé de se laisser bander les yeux, elle leva les bras pour envoyer un baiser aux douze soldats qui la couchaient en joue et dont les balles criblèrent aussitôt sa poitrine !

LES REGRETS DE LA MODISTE

Avant Mata-Hari, une femme avait déjà été fusillée à la Caponnière, le 10 janvier 1917, une modiste de Grenoble, Rose-Camille Chonard, femme Francillard, âgée de vingt-huit ans. Condamnée à mort pour espionnage, elle avait été passée par les armes. Comme la danseuse hindoue, elle avait fait preuve d'un grand courage, avec un peu moins d'affectation cependant. Vêtue simplement d'une jupe trottreuse de serge, ses cheveux bruns retombant sur un corsage en soie noire, elle marcha sans trébucher, égrenant hâtivement les dizaines d'un chapelet qu'elle tenait dans ses mains enchaînées. Au poteau, un sursaut d'épouvante l'avait fait reculer. Mais les douze gendarmes l'avaient maintenue et elle n'avait plus résisté lorsqu'on l'avait attachée. A peine avait-elle fait un geste imperceptible pour qu'on ne lui bandât pas les yeux. Le greffier,

n'ayant pas achevé la lecture de l'arrêt, le peloton ne pouvait tirer. Avec sa main droite qu'elle avait pu dégager de ses liens, et à laquelle pendait son chapelet, la condamnée ramenait en arrière les mèches de ses cheveux que le vent rabattait sur ses yeux. Voyant les douze hommes du peloton converger vers elle, l'espionne avait murmuré : « Je demande pardon de ce que j'ai fait... Vive la France ! »

LE PARDESSUS DE VON MEYEREM

De tous ceux qui ont été fusillés à la Caponnière, l'espion allemand von Meyerem est celui qui eut l'attitude la plus résolue. Les

deux mains dans les poches de son pardessus, il avait traversé le carré en s'entretenant avec le pasteur protestant qui l'accompagnait, tout comme s'il venait là en spectateur. Devant le poteau, comme le pasteur l'embrassait en lui disant : « Adieu ! » il l'avait repris :

« Non, pas adieu : au revoir, au Paradis ! »

Un gendarme avait voulu lui déboutonner son pardessus, Meyerem l'avait écarté de la main et, quittant son vêtement, il l'avait plié soigneusement et déposé sur l'herbe avec son chapeau. Se replaçant de lui-même devant le poteau et défrapant de la main droite les plis de sa redingote, il avait repoussé le bandeau qu'on voulait lui mettre. Puis, d'une véritable voix de commandement, il avait crié au peloton : « Vous pouvez tirer maintenant ! »

Le grec Condoyannis, le fameux Costa dont on publia les mémoires, avait montré un véritable empressement pour en finir : il courait littéralement devant les deux gendarmes pour arriver plus vite au poteau où, se retournant vers le peloton il cria : « Braves petits soldats français, allez ! » Le capitaine Estève, en pénétrant dans le carré, s'était adressé aux soldats qui présentaient les armes. « Non, reposez armes ! » Et il avait commandé le feu en même temps que l'adjutant du peloton. Deux Espagnols,

le gendre et le beau-père, exécutés ensemble, eurent une attitude bien différente. Tandis qu'il fallut porter le plus âgé à moitié mort jusqu'au peloton et lui bander les yeux, le gendre resta ferme et, après avoir embrassé le portrait de sa femme et l'avoir remis à son avocat, il s'était retourné vers son beau-père, lamentable loque humaine, en disant : « Le plus coupable c'est lui ! »

Une vingtaine de condamnés ont déjà été fusillés à la Caponnière : leurs dépouilles ont été inhumées dans un coin réservé du cimetière de Vincennes.

Seule Mata-Hari a, sur sa tombe, un monument où des amis — elle en a encore, — lui ont fait élever et sur lequel on a simplement gravé son nom.

Dans la cabane aux outils, près de la butte de la Caponnière, le gardien de batterie range chaque fois la corde qui sert à lier les condamnés. Bolo eut l'honneur d'une neuve. Voilà une corde qui vaut cher pour les collectionneurs américains !!

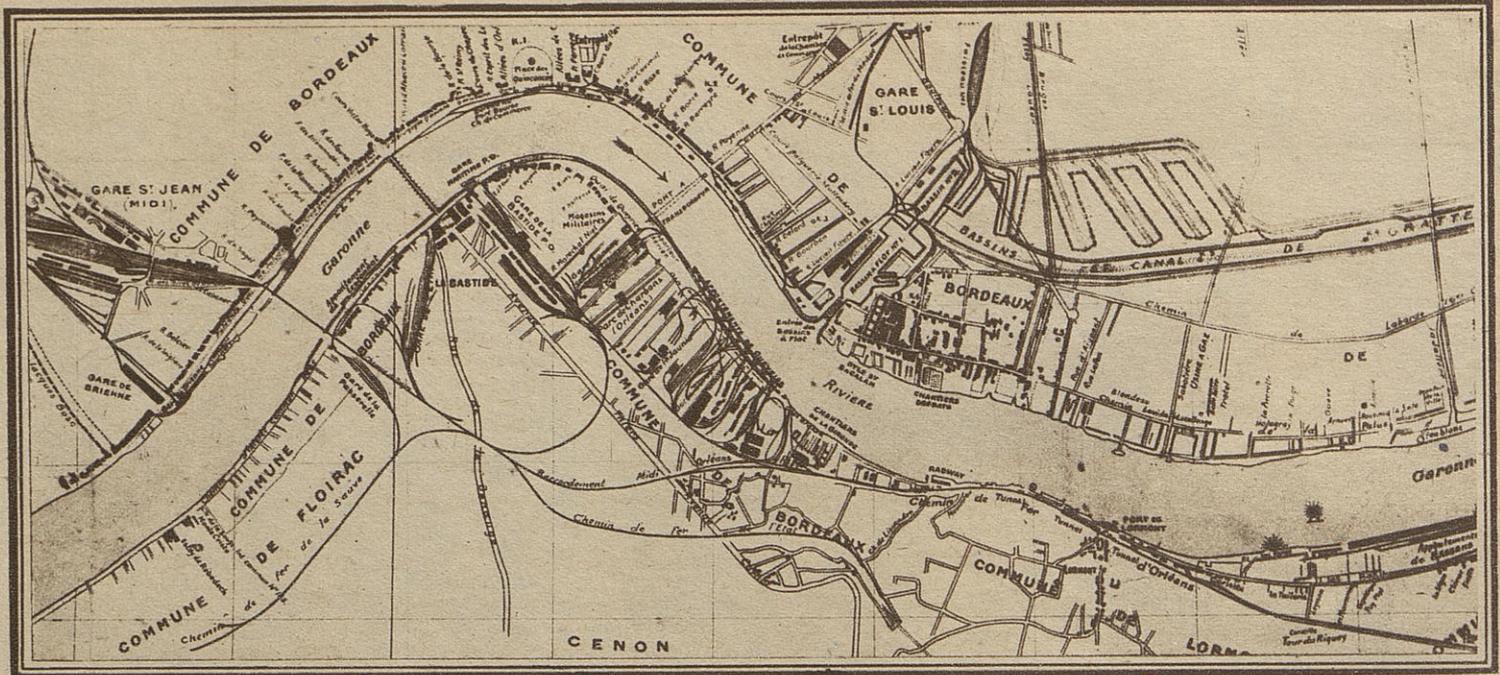
HENRY COSSIRA.



Après l'exécution, le fourgon militaire escorté par des dragons emporte le cercueil de Bolo-pacha au cimetière de Vincennes.



Les mains gantées du Pacha.



ASPECT GÉNÉRAL DU PORT DE BORDEAUX (Ateliers cartographiques G. Delmas.)

LE PORT DE BORDEAUX

Par Charles CHAUMET, député de la Gironde, ancien ministre de la Marine.

Ce n'est pas au hasard que *J'ai Vu* commence par Bordeaux une série documentaire d'études sur les grands ports de la France. La noble cité qui étale la façade vraiment royale de ses demeures historiques le long du croissant de la Garonne a déployé pendant la guerre une si heu-

reuse activité pour agrandir son port et le munir d'un outillage moderne, qu'elle est devenue le "type" du grand Port Français. S'ils veulent dès maintenant se préparer aux luttes pacifiques — mais sévères — qui suivront la victoire, les autres ports devront s'inspirer de son exemple.

Enfin ! on a découvert le port de Bordeaux ! Qui ? les Anglais, les Américains, les Italiens, les Espagnols, les Suédois, les Norvégiens les Danois. Je ne désespère plus de voir les Bordelais eux-mêmes s'aviser que Bordeaux est un grand port et un port de grand avenir.

Une légende s'était formée, au cours de ces vingt dernières années, qui représentait Bordeaux comme à peu près inaccessible. Des brumes épaisses bouchaient les trois quarts du temps l'entrée de l'estuaire et si, par un hasard heureux, le ciel clair permettait de s'avancer sans trop de risques à travers les sinuosités de la Garonne, des seuils multiples barraient l'accès du chenal aux navires de fort tonnage. On ne pouvait passer qu'à marée haute et encore aux époques de forte marée ! Légende trompeuse ! mais qui trouvait, hélas ! d'autant plus créance qu'elle était soigneusement entretenue par des rivaux intéressés. Les bronillards de la mer du Nord ne sont cependant ni moins fréquents ni moins opaques que ceux de la Garonne. Et le cours de l'Elbe n'offre pas moins de difficultés aux vapeurs allant à Hambourg que celui de la Garonne aux steamers qui vont à Bordeaux. Si donc la Garonne avait voulu !

Mais précisément elle a voulu.

Seulement elle ne le proclamait point assez fort. On s'obstinait à parler de la décadence du port de Bordeaux. Or, le tonnage de jauge enregistré à Bordeaux, qui était, en 1904, de 3 910 384 tonneaux, était en 1913 de 6 647 440, soit une augmentation de 70 p. 100. Et ces chiffres ne comprennent pas le trafic des installations annexes de Pauillac, de Blaye et de Bassens.



LES QAIS DEVANT LA CHAMBRE DE COMMERCE.

Tous les autres ports français, sauf Rouen, qui dans la même période voyait son tonnage augmenter de 121 p. 100, tous progressaient

moins rapidement. Dunkerque gagnait 67,5 p. 100 ; le Havre 62,8 p. 100 ; Saint-Nazaire 24,9 p. 100 ; Nantes 66,1 p. 100 ; La Rochelle-Pallice 50,7 p. 100.

Mais le tonnage de jauge ne permet pas une appréciation définitive de la prospérité d'un port. Un cargo de 8 000 tonnes vient à quai. Il débarque seulement 500 tonnes de marchandises. Vous le comptez dans vos statistiques pour 8 000 tonnes.

C'est presque une supercherie. Soit ! Considérons donc le poids des marchandises réellement débarquées.

La comparaison devient encore plus favorable au port de Bordeaux.

Rouen est toujours en tête avec un accroissement de 122 p. 100 dans la période de 1904-1913. Cela s'explique, car c'est à Rouen que débarquent les marchandises qui, par chalands remorqués, remonteront ensuite la Seine jusqu'à Paris.

Mais après Rouen, Bordeaux arrive avec une avance considérable. En 1904 il reçoit 2 581 444 tonnes, et 4 671 800 en 1913 ; soit une augmentation de 80,9 p. 100.

Durant la même période l'accroissement est pour Dunkerque de 34 p. 100 ; pour le Havre de 38 p. 100 ; pour Saint-Nazaire de 47 p. 100 ; pour Nantes de 66 p. 100 ; pour La Rochelle-Pallice de 47 p. 100.



LA GARONNE, LA GARE MARITIME

UNE VUE DU GRAND PONT DE PIERRE.

La progression si remarquable du trafic de Bordeaux prouve à la fois que le port est accessible aux grands navires et qu'il met à leur disposition les quais et les installations nécessaires à la manutention des marchandises.

Entre la mer et l'avant-port de Pauillac la circulation est possible :

En morte-eau minima : pour les navires calant 7^m,75 ;

En vive-eau moyenne : pour les navires calant 9 mètres.

Peuvent monter directement à Bordeaux sans être obligés à des arrêts intermédiaires dans les rades d'attente :

En morte-eau minima : les navires calant 7^m,25 ; En vive-eau moyenne : les navires calant 8^m,50.

En ce qui concerne les bassins à flot, les écluses donnent accès :

En morte-eau : aux navires calant au plus 5^m,75 à 6 mètres ;

En vive-eau : aux navires calant au plus 6^m,50 à 7 mètres.

Dans le port en rivière le mouillage est naturellement différent suivant les quais : il varie de 3 mètres à 6^m,50 environ. Mais, en raison de la nature vaseuse du fond, les navires peuvent s'échouer, sans inconvénient en déjaugant de 2^m,50.

A Pauillac le mouillage est de 8^m,50. Il est de 5 mètres à Bassens et de 6^m,50 à Blaye.

Des paquebots comme le *Lutetia*, le *Gallia* de la Sud-Atlantique ; l'*Asie*, des Chargeurs-Réunis ; le *Lafayette*, le *Rochambeau*, de la Transatlantique, remontent aisément à Bordeaux et accostent directement aux quais dans le fleuve.

Les cales et appontements pour la battellerie mesurent ensemble 2 599 mètres.

Les quais et appontements pour la navigation maritime représentent, sur les deux rives, 5 983 mètres de longueur utile. En ajoutant les appontements établis depuis la guerre à Pauillac, à Blaye et à Bassens, la navigation maritime peut disposer en Gironde de 7 951 mètres de quais utilisables.

Citons pour mémoire les 20 postes d'ancrage sur corps-morts de la rade de Bordeaux, ceux établis en rade du Marquis, à Roque-de-Thau, en rade de Pauillac.

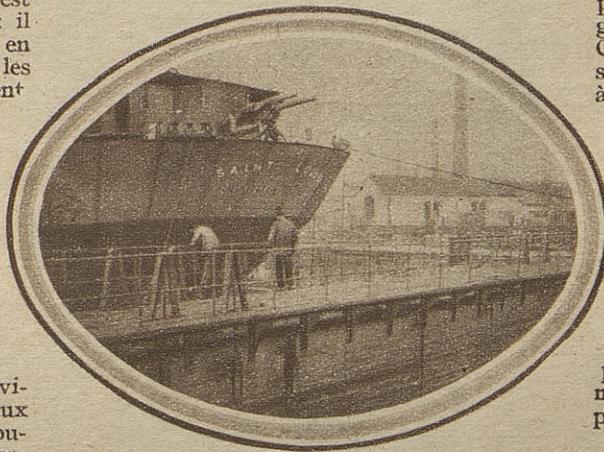
La surface totale des terre-pleins pour les bassins, le port en rivière et ses annexes, est de 548 180 mètres carrés dont 251 700 mètres carrés d'emplacements découverts particulièrement propres au dépôt des marchandises.

Sans parler des magasins provisoires construits par le service de l'Intendance depuis le début des hostilités et qui couvrent environ 9 800 mètres carrés au bassin n° 2 et 13 000 mètres carrés sur la rive droite, le port disposait, avant la guerre, de hangars publics couvrant 32 695 mètres carrés.

Des magasins et entrepôts réels complètent ces installations : entrepôt Lainé et annexe Vauban ; entrepôt des liquides ; hall métallique, magasin des laines ; hangar aux rhums.

L'outillage du port comprend 127 grues roulantes pour une longueur de 6 365 mètres

de quais (soit deux engins pour 100 mètres). Depuis la guerre, des appontements nouveaux ont été construits mais le nombre des grues a été augmenté. Nous retrouvons la même proportion (2 engins pour 100 mètres). La puissance des grues à vapeur varie de 1 000 à 3 000 kilos ; celle des grues hydrauliques de



Un vapeur s'engage dans une des écluses.

1 500 à 3 000 kilos ; celle des grues électriques de 1 500 à 5 000 kilos.



Il existe en outre, comme engins de force : une grue hydraulique roulante de 10 000 kilos ; une bigne hydraulique oscillante de 80 000 kilos avec treuil hydraulique auxiliaire de 15 000 kilos ; enfin, une grue électrique tournante et basculante, d'une puissance de 250 tonnes et d'une portée de 31 mètres, qu'installe actuellement la Société des Chantiers et Ateliers de la Gironde.

Ajoutons 12 cabestans hydrauliques à double puissance 750/1 500 kilos ; des cabestans électriques et de nombreux appareils, de force variable, mis en service par des sociétés de manutention.

Le port de Bordeaux dispose en outre, pour certaines marchandises, des installations spéciales qui méritent d'être signalées. En premier lieu, à l'appontement de Queyries, pour la manutention des charbons et minerais, un

ensemble d'appareils déchargeurs combinés avec des silos et des transporteurs aériens.

Sur deux postes de 100 mètres chacun, sept ponts roulants, d'une force de 6 000 kilos, munis de bennes preneuses déversant les charbons ou minerais dans deux groupes de silos ayant ensemble une capacité de 5 300 mètres cubes. Ces silos laissent écouler les pro-

duits soit dans des wagons amenés au-dessous par des voies de déchargement, soit dans des wagonnets de transporteurs aériens. Le rendement total peut être normalement de 400 tonnes à l'heure, soit 4 000 tonnes par journée de dix heures.

Pour le bois, un poste de 120 mètres de largeur, réservé au bassin à flot, est muni d'un pont roulant électrique sur lequel circule une grue roulante et pivotante de 4 000 kilos. Cette grue manœuvre un grappin automatique spécial qui prend, à chaque opération, de 1 200 à 1 500 kilos de poteaux.

Les tank-steamers importateurs de pétrole ne sont pas autorisés à monter à Bordeaux. Mais les raffineries de pétrole établies à Fort et à Blaye, celles de Saint-Loubès et de Bègles, ont des installations spéciales très modernes.

Des aménagements spéciaux ont été consacrés aux viandes et denrées frigorifiques, aux produits résineux, aux grains et graines, aux vins, etc.

Cependant il ne saurait suffire à un grand port d'être outillé pour le déchargement et la manutention des marchandises. Il faut encore pouvoir au besoin réparer les navires.

A ce point de vue Bordeaux offre d'appréciables ressources. Sur le bassin à flot n° 1, deux formes de radoub, concédées à la Société Dyle et Bacalan dont les chantiers sont immédiatement voisins, peuvent recevoir des navires : l'une de 100^m,40, l'autre de 147^m,75.

Sur la rive droite les Chantiers de la Gironde possèdent un bassin à flot, pouvant servir de bassin de radoub, capable de recevoir les paquebots de 203 mètres de long et 37 mètres de large. C'est dans ce bassin qu'a été achevé le cuirassé du dernier type *Languedoc* (25 000 tonnes). Désormais les navires de commerce peuvent y être admis.

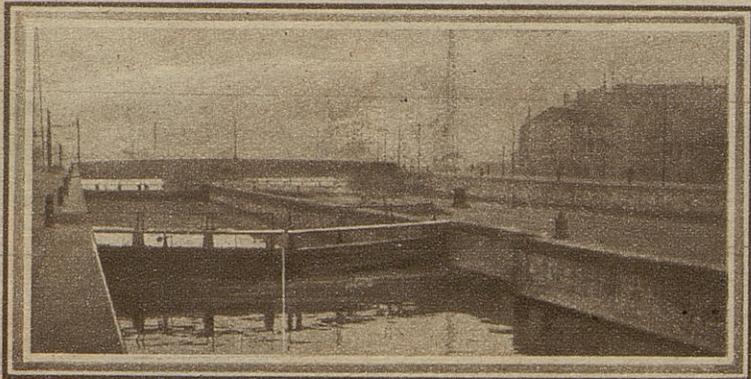
D'autre part, la Société Dyle et Bacalan possède un ship comprenant deux berceaux mobiles, destinés l'un aux navires de 70 mètres, l'autre aux navires de 60 mètres. Les deux berceaux sont dans le prolongement l'un de l'autre. On peut donc les rendre solidaires pour recevoir des bâtiments de 120 mètres. Citons encore un slip longitudinal pour navires de 70 mètres et 2 grils de carénage.

(A suivre.)

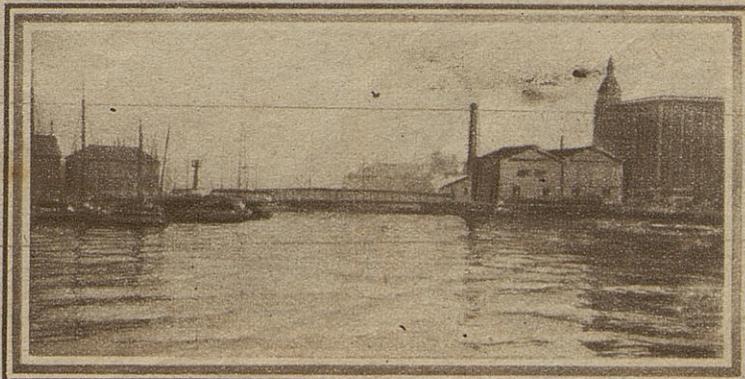
CHARLES CHAUMET,
Ancien ministre de la Marine.



Bordeaux il y a trente ans : le quai Louis XVIII, devant la célèbre place des Quinconces.



L'écluse qui permet l'entrée des bateaux dans le bassin à flot.



Vue générale du grand bassin à flot près de Bacalan.

QUAND IL PLEUT DES TORPILLES

En cas de bombardement, public parisien, ne t'affole pas, et pour t'aider à te bien conduire voici quelques conseils pêle-mêle où tu rencontreras les éléments d'un « petit manuel du civil bombardé ».

Celui que les premiers coups de canon surprennent dans la rue ne doit ni presser le pas, ni se blottir au coin d'une porte cochère. Il a le temps de gagner un abri, cave de maison particulière ou gare de Métropolitain.

Les abris n'ont qu'une contenance limitée. Lorsqu'ils sont pleins, il est insensé d'en vouloir forcer l'entrée, il suffit d'en gagner un autre. Et, si cet autre est plein aussi, on se rend dans un troisième. S'il est prudent de rester le moins possible dans la rue, il ne faut pas non plus exagérer le danger. Paris couvre à peu près un carré de huit kilomètres sur huit. Si la zone d'éclatement d'une bombe est de cent mètres carrés, une bombe sur Paris a une chance contre soixante-quatre mille de toucher un passant déterminé.

Dans le Métro, l'endroit protégé, lorsqu'il est reconnu pour tel, se trouve dans la gare même. Se tenir sur les escaliers ou sur le palier qui mène, sous un mètre de plafond, aux étages inférieurs, ne met à l'abri que des éclats ou des petites bombes.

Quand on se trouve chez soi au moment du raid, il convient de descendre à la cave, si celle-ci a une voûte solide. On a le temps de se vêtir, de couvrir chaudement les petits. Lorsque la cave n'offre pas une sécurité suffisante, l'étage vraisemblablement le moins exposé est l'entresol.

Une fois installé à l'endroit qu'on a choisi le mieux est de s'y distraire comme on peut : Si une bombe éclate dans le voisinage, il est vain de s'écrier, de gémir ou de craindre. Les soldats des tranchées vous diront tous que le seul obus qu'on n'entende pas est celui qui vous tue. La nervosité des gens vient le plus souvent de leur ignorance : ils se figurent l'avion comme beaucoup plus terrible qu'il n'est en réalité et s'imaginent aussi qu'on lui interdit le passage quand on le veut. Ce sont là deux erreurs.

Le bombardement aérien ne comporte encore aujourd'hui qu'un tir d'à peu près. La défense aérienne, de plus en plus efficace, force les avions à voler haut. Ils ne peuvent lâcher leurs bombes qu'au jugé. Il faut de vastes surfaces sur lesquelles on tire par traînées, l'aéroplane allant en ligne droite et déclenchant ses bombes les unes après les autres, ou bien en pluie d'obus.

Paris est grand. En outre, sa distance du front empêche l'ennemi d'y transporter ses plus gros projectiles et d'y revenir souvent.

Les avions allemands destinés à bombarder Paris partent de terrains plus ou moins proches du front et gagnent leur but commun par des voies différentes. Ils volent en files, tantôt à quelques minutes les uns des autres, tantôt presque groupés. Ils

passent donc sur l'objectif et y lâchent leurs bombes ou bien en masse et rapidement, ou bien un à un et pendant longtemps. Les bombes déclenchées l'avion ennemi regagne ses lignes par sa route d'arrivée ou par une autre route.

Durant les parcours accomplis par les avions allemands on peut donc les attaquer sur différents points et dans chaque zone qu'ils traversent avec des moyens appropriés.

Les terrains de départ sont des buts fixes sur lesquels s'exerce notre aviation de bombardement de jour et de nuit. Nous incendions les hangars, les appareils, nous bouleversons le sol, nous terrons le personnel. Mais

la tâche est bien difficile. L'objectif est petit trois ou quatre bâtisses éparpillées, et bien défendu. Il y faut mettre quinze douzaines de bombes pour le détruire et il se reconstruit vite. Néanmoins, que nous bombardions au moment du départ, à celui du retour ou pendant le raid même, l'effet nocif est certain.

Les escadrilles allemandes une fois parties, elles appartiennent à la défense anti-aérienne. Celle-ci emploie le canon, les filets de câbles, les projecteurs et elle les combine suivant l'occasion. J'imagine volontiers qu'un jour viendra où nous découvrirons des moyens d'éclairer le ciel. Pour le moment nous ne le pouvons au delà d'une certaine distance et la lutte contre avions de nuit est surtout une lutte contre la nuit. Les aveugles se guident par l'oreille et il n'est pas commode de repérer la distance et l'azimut d'un aéroplane au son. Les canons tirent donc sur zone, sur un plan vertical où les obus forment barrage entre deux hauteurs données.

Quand le pinceau d'un projecteur a pu saisir l'ennemi il s'efforce de le suivre. De projecteur en projecteur la défense l'accompagne et l'artillerie le repère. Le tir se précise et il est rare que l'Allemand, s'il ne tombe pas, ne fasse pas demi-tour.

Lorsque les avions ennemis ont échappé à nos bombardiers, à nos projecteurs, à nos canons et à nos câbles, lorsqu'ils sont parvenus sur Paris même, la discipline des gens, leur attente dans les abris me semble le meilleur moyen de défense. Le canon, à cet instant, n'est plus qu'un soutien moral, une voix de guerre qui crie : « Tenez-vous bien. » Je ne souhaiterais même pas qu'ils réussissent à abattre un ennemi. Un Friedrichshafen pèse près de quatre mille kilogs avec ses bombes. S'il tombait sur un immeuble avec ses projectiles et ses quatre cents litres d'essence en flamme il y provoquerait plus de dégâts

défendent Londres

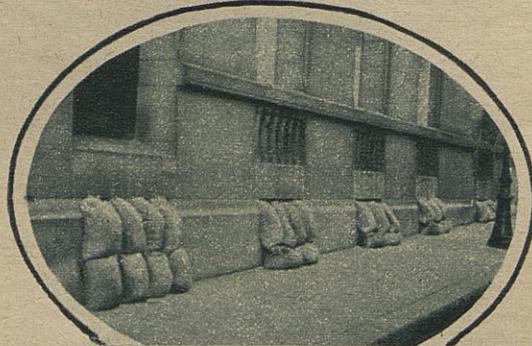
leurs canons sur la périphérie et de tirer vers le centre, ils placent les pièces au centre de la ville et tirent vers la périphérie. L'avantage consiste en ce que les culots d'obus de la défense retombent hors de la ville et non dans.

La vraie défense de Paris contre les raids pourrait avoir lieu plus loin, si nous admettions les représailles. Lorsque j'apprends que des aviateurs boches, faits prisonniers alors qu'ils venaient sur les villes italiennes, ont déclaré qu'ils se moquaient d'être qualifiés de barbares, qu'ils voulaient précisément massacrer des femmes et des enfants pour ébranler le moral du pays, qu'ils s'en vantaient, je ne comprends plus qu'on discute la légitimité de la représaille.

G. LE PALONNIER.



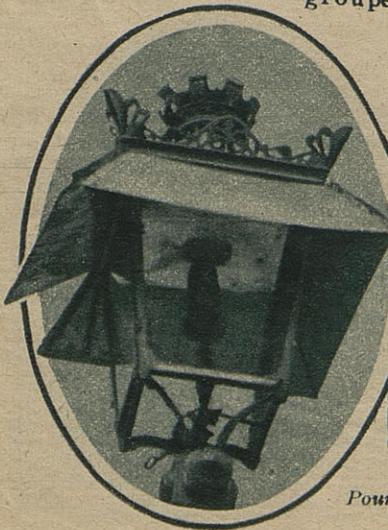
Pour descendre à la cave lors des raids nocturnes, les Parisiennes réveillées en sursaut, mais toujours coquettes, se coiffent prestement d'un gentil bonnet en dentelles dit « bonnet d'aler le », dont les bords sont habilement garnis de trançettes en cheveux.



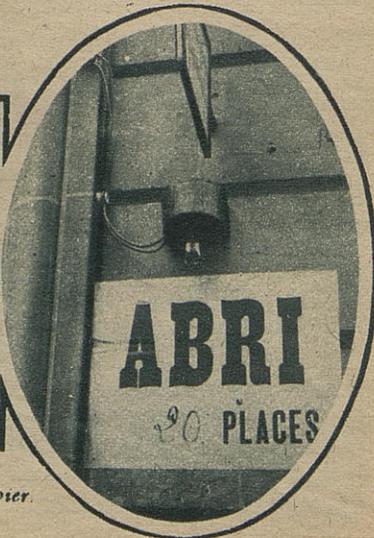
Fermez les soupiraux des caves avec des sacs de sable, mais ne les murez pas.



Pour préserver les glaces de leurs vitrines, les commerçants y collent des bandes de papier.



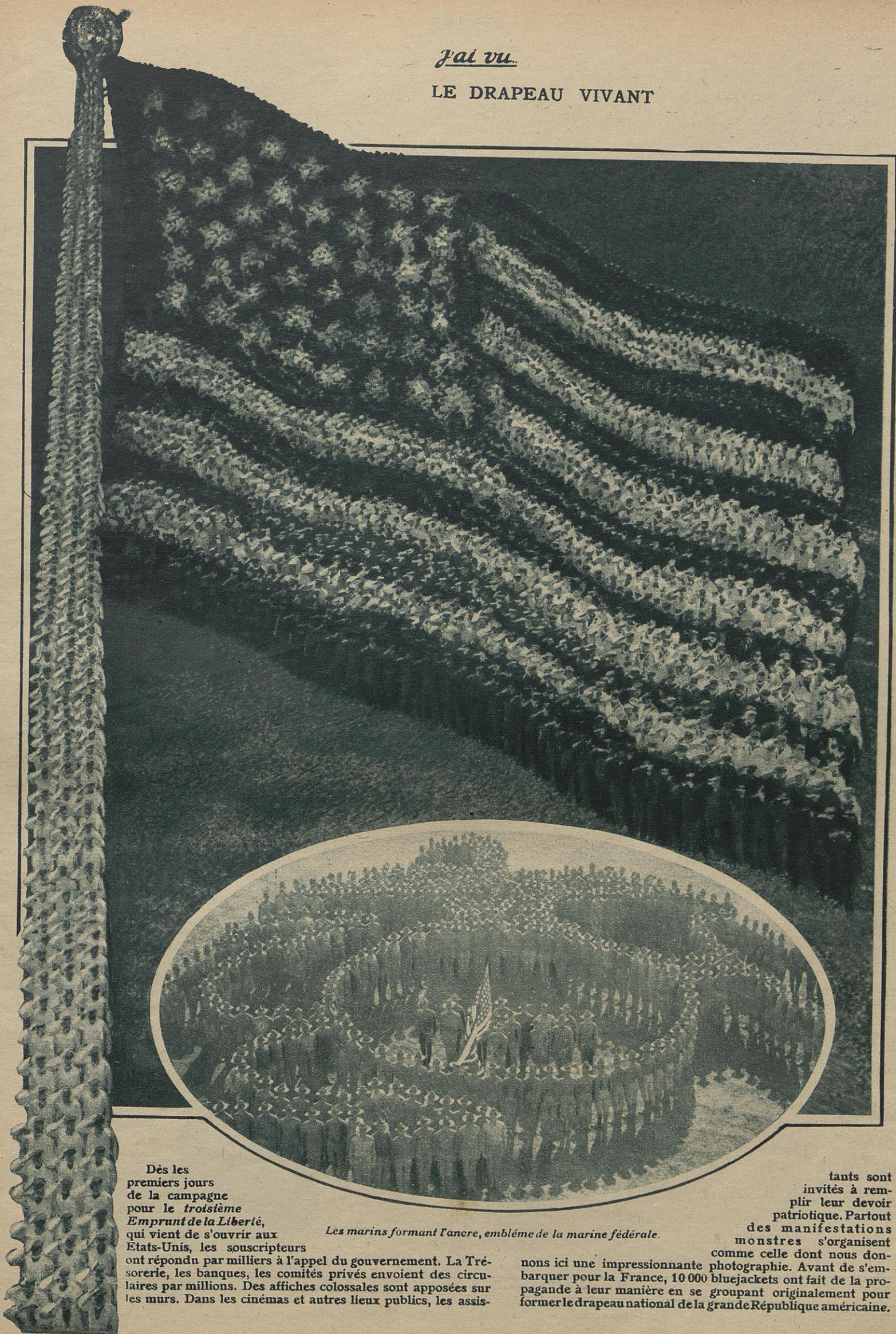
Le réverbère peint en bleu avec son abat-jour réglementaire.



Un avis d'abri dans une maison avec son fanal électrique.

J'ai vu.

LE DRAPEAU VIVANT



Dès les premiers jours de la campagne pour le troisième *Emprunt de la Liberté*, qui vient de s'ouvrir aux États-Unis, les souscripteurs ont répondu par milliers à l'appel du gouvernement. La Trésorerie, les banques, les comités privés envoient des circulaires par millions. Des affiches colossales sont apposées sur les murs. Dans les cinémas et autres lieux publics, les assis-

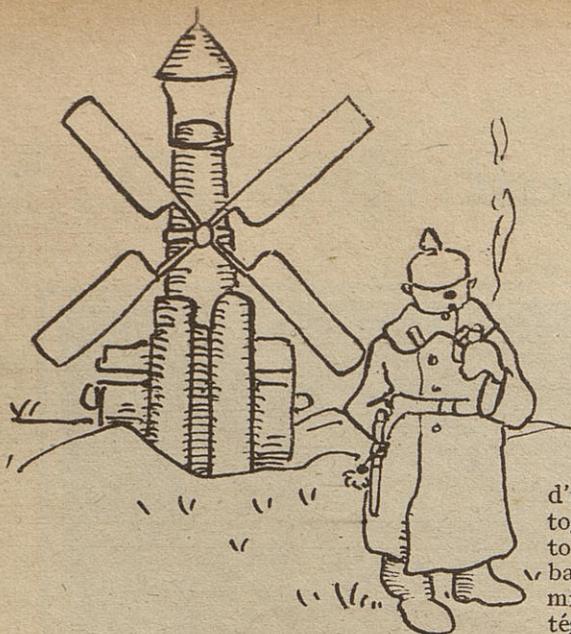
Les marins formant l'ancre, emblème de la marine fédérale.

tants sont invités à remplir leur devoir patriotique. Partout des manifestations monstres s'organisent comme celle dont nous donnons ici une impressionnante photographie. Avant de s'embarquer pour la France, 10 000 bluejackets ont fait de la propagande à leur manière en se groupant originalement pour former le drapeau national de la grande République américaine.

LES JOURS SE SUIVENT

PAR

Pierre MAC ORLAN.



Un canon en forme de moulin à vent...

JUSQU'A ce jour, je m'étais figuré qu'un canon était une sorte de tube plus ou moins long, d'un diamètre plus ou moins grand et que l'on chargeait d'un bout tandis que l'autre demeurait libre afin de permettre au projectile de suivre sa destinée. La plus grande surprise causée par le supercanon qui bombarde Paris n'est pas dans le fait même de bombarder Paris à 126 kilomètres de distance, mais bien dans sa forme même, si l'on en croit le témoignage d'un Allemand admis à contempler cette merveille auprès de quoi les sept autres ne sont que du poussier.

Le supercanon ressemble à s'y méprendre, paraît-il, à une énorme grue. Voilà bien les mystères du camouflage. Allez donc repérer un canon astucieux qui ressemble à une grue... Evidemment cette facétie dans la construction des pièces d'artillerie n'est pas pour faciliter les travaux déjà délicats des observateurs. Car on ne se méfie pas d'une grue dans ces conditions. On peut passer dix ans, vingt ans à côté d'une grue du modèle le plus récent sans soupçonner que cette grue vomira un jour un projectile maléfaisant à quelques dizaines de kilomètres.

La voie est ouverte dans une direction qui nous promet des merveilles. Il n'y a pas de raison, puisque les Allemands ont trouvé un canon en forme de grue, que nous n'en trouvions pas un en forme de moulin à vent ou de chalet suisse.



Franklin qui découvrit l'électricité, inoffensif

Désormais il faudra ouvrir l'œil et se méfier d'un paysage dont les détails seront trop délicats, car la bataille d'artillerie empruntera tous les styles dans un aspect déconcertant.

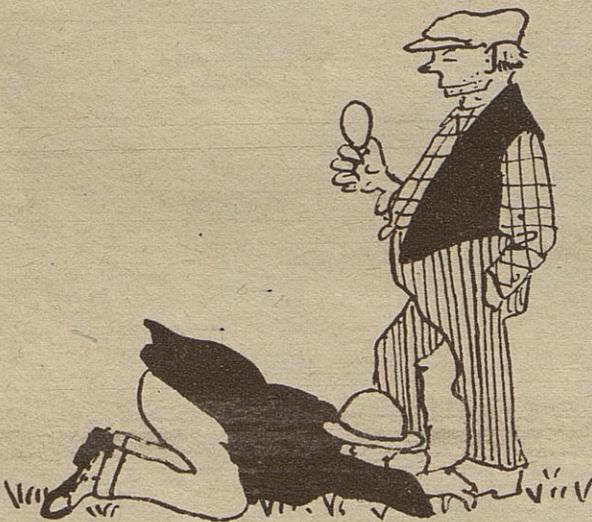
On pourra lire, dans les communiqués, qu'un bombardement à longue distance aura été effectué par une pièce ayant l'aspect

d'une cathédrale, cependant que les photographies représentant un digne mélomane tournant la manivelle d'un orgue de Barbarie, n'offriront en réalité que l'image d'un mitrailleur attentif arrosant un point stratégique confié à sa vigilance.



Et naturellement, comme le printemps précoce l'exige, on part à la campagne pour surprendre le premier bourgeon à côté de la première feuille.

En outre que ce séjour en dehors de la capitale est excellent pour les imaginations poétiques qui, en quelque sorte, se retrempe en arpentant les grandes solitudes, il



L'œuf du jour.

offre le moyen unique de combattre la vie chère en économisant chaque jour sur le budget chargé d'entretenir l'existence de chacun.

Tous ceux qui sont partis en villégiature depuis un mois sont d'accord sur un point qui n'a rien à voir avec la majesté des sites : la vie est pour rien. Et à la campagne les objets de luxe ne sont pas taxés, du moins pas les mêmes.

Car tout est relatif ici-bas : ce qui est un luxe à la ville ne l'est plus à la campagne.

Il est compréhensible d'obliger un Parisien qui voudrait acheter un bœuf pour son agrément à payer une taxe. Voilà donc notre Parisien arrêté par un surcroît de dépense qui donne parfois à réfléchir aux plus résolus. A la campagne, le bœuf, n'étant pas considéré comme un piano, n'est pas impossible. Notre Parisien villégiaturant pourra donc acheter son bœuf et en tirer de la vanité si cela lui convient. On pourrait citer d'autres exemples avec une abondance qui en rendrait l'énumération fastidieuse. Il suffira de démontrer qu'il y a réellement intérêt à s'en aller vivre aux champs où les

vieilles culottes et les pardessus démodés peuvent encore jeter quelques feux dont leur propriétaire profitera sous le rapport de la considération.

La vie champêtre porte à philosopher. C'est en contemplant la majesté des grands arbres que l'on arrive à constater que tout ce que la science des hommes peut inventer est toujours conçu dans un esprit humanitaire très développé.

Le sinistre inconnu qui inventa la poudre — puisque cette découverte est d'importation chinoise, — le fit dans l'espoir ou sous le prétexte de rendre les hommes plus heureux. Franklin qui — paraît-il, — découvrit l'électricité en jouant avec un cerf-volant, ne prévoyait pas l'avenir. Et ceux qui mirent au point l'aéroplane annoncèrent à qui voulait les entendre que l'humanité toute entière n'aurait qu'à s'en lécher les doigts.

Une bizarre perversité du destin détournait toujours l'objet inventé par la science des hommes de son véritable but.



Mais, il faut bien l'avouer, les inventions qui séduisent le plus les hommes incapables d'inventer quoi que ce soit sont celles dont ils ne tardent pas à devenir les victimes. C'est un fait et il n'y a rien à dire sur ce sujet, n'étant pas philosophe par vocation et ayant perdu depuis longtemps le goût de donner des avis à mes semblables. Il est toutefois permis de déplorer l'oubli qui laisse dans une trop modeste obscurité des inventeurs qui ne firent aucun mal à leurs contemporains et à leurs descendants. Qui pourrait, de nos jours et pour ne parler que de celui-là, citer le nom du paisible citoyen qui inventa le fil à couper le beurre? Je verrais très bien le médaillon de cet excellent homme enfoui parmi le lierre d'un mur déjà ancien. J'estimerai assez le banc massif lui faisant face où j'irais m'asseoir en prenant l'engagement de ne faire part à personne de mes méditations.

PIERRE MAC ORLAN.



Le médaillon de celui qui inventa le fil à couper le beurre.



La répétition du pas de parade dans la rue.



Poulbot au milieu de sa troupe enfantine.



L'auteur et deux de ses interprètes.

POULBOT MET SES GOSSSES AU THÉÂTRE

Le dessinateur Poulbot, le père des gosses de Paris, est devenu auteur dramatique. Ce sont ses petits héros habituels qu'il a mis à la scène dans une pièce qui vient d'être jouée au théâtre des Arts, à Paris. L'œuvre écrite en collaboration avec Paul Gsell s'intitule *les Gosses dans les ruines*. Non seulement Poulbot a brossé son décor, composé les costumes si pittoresques de ses interprètes, mais il a dirigé les répétitions avec le talent d'un régisseur avisé et la patience d'un bon papa. Aussi le plus franc succès récompensa-t-il les efforts du délicat artiste.



Mlle Jeanine Zorelli dans la scène finale.



L'affiche devant l'entrée du théâtre.



« Poulbot costumière et essayeuse. »

J'ai vu.

LE DÉPART DE LA CLASSE 19. COMME LEURS AINÉS, ILS SONT PARTIS EN CHANTANT VERS LEUR DESTIN



Depuis le grand départ c'est la sixième classe qui s'en va. Les premiers, les "bluets", — ceux de 1914, dont la jeunesse nous parut si émouvante, sont maintenant des "vieux de la vieille". Plusieurs sont lieutenants, quelques-uns capitaines à vingt ans ou presque! — Ils ont assisté, dans

quatre années, à des combats plus nombreux et plus durs que les grognards du grand Empereur n'en affrontèrent dans quinze ans de batailles. Les jeunes que nous donnons ici, parmi leurs aînés, les "coquelicots" de 19, les charmants conscrits imberbes qui chantaient à tue-tête dans les trains

qui les emportaient, marcheront-ils au feu leur temps d'instruction terminé? On ne sait. Mais, à les voir partir si résolu, avec un visage et des regards étonnamment virils pour leur âge — les années de guerre comptent double, — on peut être sûr qu'ils ne seront pas inférieurs à leur rude tâche.

LA BATAILLE

J'ai vu

DE PICARDIE ⁽¹⁾

La bataille qui s'est engagée, dès le 22 mars, sur les hauteurs au nord-est de Noyon et qui a fini par contenir l'ennemi, le 27 mars, sur les hauteurs au sud-ouest de la ville, demeurera parmi l'une des plus glorieuses

LES COMBATS DE NOYON On sait dans quelles conditions s'est engagée la bataille : attaquant le front britannique sur 80 kilomètres, entre la Sensée et La Fère avec un formidable déploiement de moyens et une écrasante supériorité numérique les Allemands avaient, en 48 heures atteint à peu près un front jalonné par l'est de Bapaume, la lisière est de Péronne, le sud-ouest d'Ham. Ils avaient rejeté les Anglais sur l'autre rive du canal Crozat. Les divisions de l'armée von Hutier, convergeaient en six colonnes compactes dans la direction de la vallée de l'Oise, couloir naturel de cette marche sur Paris qui avait failli réussir en 1914, et dont le haut commandement ennemi n'avait jamais complètement abandonné le présomptueux espoir.

Le 22 mars au soir, les divisions anglaises qui tenaient le front entre Saint-Quentin et La Fère avaient été bousculées. Leurs lignes étaient percées. L'ennemi s'échelonnait entre Saint-Simon et Tergnier. Une de ses divisions avait même déjà franchi le canal Crozat et s'était emparée de Tergnier. Les autres s'apprêtaient à leur tour à déferler vers Guiscard, vers Chauny, c'est-à-dire vers Noyon et vers Paris.

L'heure était critique. C'est le 22 mars, au début de l'après-midi, que le général Pellé recevait la mission suivante : Soutenir la droite de l'armée britannique qui s'appuyait au canal Crozat entre Saint-Simon et Tergnier. Il laisse une division aux abords de Tergnier et se prépare à relever par deux autres divisions deux divisions anglaises sur le canal. Le 23, au matin, la marche commence à travers les bois de Beaumont, de Genlis et de Frières. Une troisième division suit en réserve. Mais les Allemands avancent avec rapidité. Ils ont déjà franchi la Somme à Ham. Les troupes anglaises qui refluent avec précipitation risquent de laisser le trop s'agrandir.

Dès le 23 nous avons repris Tergnier. Nous ne pouvons pas cependant nous y maintenir. Il nous faut évacuer la position reconquise.

Dans la journée du 25, les Allemands s'emparent de Maucourt et nous devons reculer encore. On se bat alors avec acharnement sur le front Abbecourt-Grandru. Sur la gauche nous couvrons Lassigny et nous organisons une ligne en repli assez forte pour qu'on puisse s'y cramponner ensuite, de Genvry à Appilly, en avant de Noyon.

La bataille devient la bataille pour Noyon. A tout prix il faut retarder de quelques heures l'entrée des Allemands dans cette ville. Une division et quelques éléments d'une autre s'y emploient. Des unités anglaises, recueillies, s'amalgament d'elles-mêmes à nos troupes. On résiste à un adversaire au moins quatre fois supérieur en nombre.

Le 25, à la tombée de la nuit, nous nous replions en bon ordre sur Noyon. Un régiment y combat dans la nuit du 25 au 26, mais c'est seulement pour assurer l'établissement du corps d'armée sur sa ligne de résistance définitive. Un ordre du jour du général commandant l'armée proclame : « Les troupes du ...^e corps d'armée et du ...^e corps de cavalerie défendent le cœur de la France. Le sentiment de la grandeur de cette tâche leur montrera leur devoir ! » Tous comprennent. A la lueur des flammes qui, dans la nuit, s'élèvent d'un parc d'artillerie anglais incendié,



Le général Pellé qui soutint la droite de l'armée britannique.

de cette guerre. Il n'en est pas beaucoup, en effet, qui aient mis autant en valeur, dans des circonstances critiques, la magnifique bravoure de nos troupes, l'esprit d'initiative et de décision de notre commandement.

la ligne s'organise, les tranchées se creusent, les cœurs se montent, les muscles se tendent...

Des luttes épiques s'engagent au sud de Noyon pour la possession du mont Renaud. Il est repris, reperdu, repris encore. Le flot allemand vient mourir contre nos lignes infranchissables. Le 27, notre communiqué officiel de 11 heures peut déclarer que « l'ennemi, partout contenu, a ralenti son effort ».

Telle fut la bataille de Noyon. Sans doute, elle n'est pas terminée, car on se bat toujours au sud de la ville, mais, dès le 27, elle était gagnée. Le rôle du corps d'armée qui a combattu dans ces journées mémorables est magnifique. Il a restitué les plus belles pages de l'Yser et de Verdun. Il a fermé à l'ennemi la porte, un instant entre-bâillée, de Paris. Une fois de plus les poitrines françaises ont poussé le cri : « Ils ne passeront pas ! »

LA BATAILLE POUR AMIENS

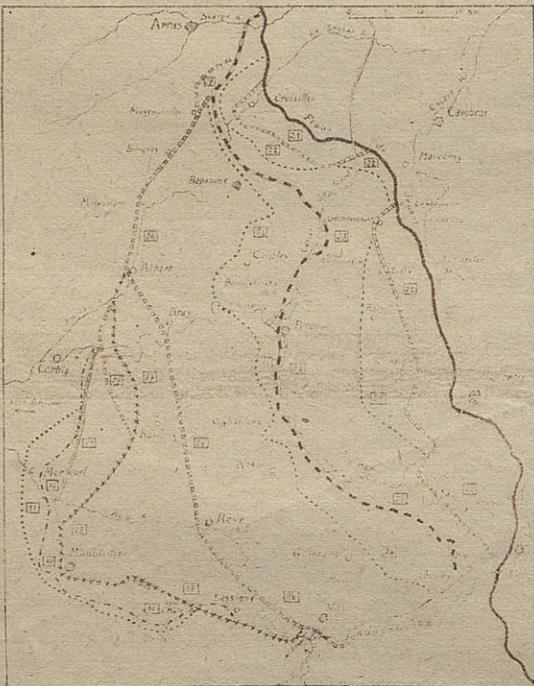
La bataille de Noyon avait fermé aux Allemands le couloir de l'Oise et la porte de Paris. Elle les avait obligés à reporter vers l'ouest leur gigantesque effort. Une autre bataille allait commencer ou plutôt se poursuivre avec toutes les formidables ressources dont disposait l'ennemi : la bataille pour Amiens.

Le 24 mars, l'ennemi occupe la ligne Bapaume-Péronne-Ham. Il tente d'abord le passage de la Somme à Pargny, à 12 kilomètres au sud de Péronne. Il est rejeté, mais il s'obstine. Les Anglais annoncent, le soir, que la Somme a été franchie en plusieurs points. C'est toutefois plus au nord que les Allemands réalisent leur plus appréciable avantage en forçant la ligne de la Tortille. Ils combattent ainsi pour Bouchavesnes et pour Combles, Péronne a dû être abandonnée. Une poche d'une quinzaine de kilomètres se creuse dans l'axe de Nurlu-Combles. Le front peut alors être ainsi tracé : abords est d'Arras, est de Bapaume, ouest de Combles, est de Cléry et de Biaches, ouest de Villers-Carbonnel, est d'Epeanancourt, puis une ligne à 2 ou 3 kilomètres à l'ouest de la Somme jusqu'au sud-ouest de Ham. Le 25 se déroule une grande bataille. Les Allemands attaquent au nord et au sud de Bapaume, ainsi qu'au sud de Péronne. Des combats violents ont lieu dans la région de Nesles. Là combattent, mêlées aux Anglais, des troupes françaises. On renouvelle la « bourse à la mer » de 1914. L'ennemi, arrêté sur les hauteurs à l'est de Guiscard et au nord-est de Chauny, cherche à nous gagner de vitesse et à nous déborder sur notre aile gauche. Mais nous courons presque aussi vite que lui. Inlassablement, les camions débarquent nos troupes. A peine arrivées, avant même

d'avoir leur artillerie, elles entrent en ligne. Elles maintiennent la liaison entre notre aile gauche et la droite britannique. C'est tout ce que nous pouvons espérer. La journée se termine par une retraite d'une dizaine de kilomètres sur toute la ligne et par l'abandon de Bapaume.

Ces succès s'amplifient le 26. Les Anglais sont refoulés jusqu'à leurs anciennes organisations de la bataille de la Somme vers Bucquoy et Moyenneville. Miramont est pris, et Beaucourt, et Thiepval, et Pozières. Bray-sur-Somme est perdu, ainsi que Roye — le même jour où nous devons évacuer Noyon.

Le 27 mars, la bataille reprend sur les deux rives de la Somme. Les Allemands progressent vers Montdi-



LES ÉTAPES DE L'AVANCE ALLEMANDE (21-31 mars.)



Nos artilleurs posent leur nouveau canon de 155 Filloux sur son affût de tir.

(1) Voir la carte générale des opérations et les portraits des chefs dans notre dernier numéro p. 206.

dier. Lassigny succombe. Il nous faut renoncer à conserver Montdidier et les hauteurs au nord-ouest. Dans la boucle de la Somme, les Anglais sont repoussés jusqu'à Warfusée-Abancourt.

Mais voici que, le 28, les Français ripostent. Ils s'élançant à la baïonnette devant Montdidier. Ils reprennent Courtemanche, Mesnil-Saint-Georges, Es-sainvillers. Ils réalisent une avance de 3 kilomètres en profondeur sur un front de 10. Le combat continue dans la soirée et pendant une partie de la nuit. Nous reprenons le Monchel. La course vers Amiens est momentanément arrêtée.

Les Allemands, toutefois, n'ont pas dit leur dernier mot. Ils ont monté deux nouvelles offensives.

La première affecte l'ensemble de la ligne britannique depuis le sud de la Somme jusqu'au nord-est d'Arras, c'est-à-dire sur 88 kilomètres. A l'est d'Arras, son objectif est d'enlever la ville et la crête de Vimy. Les Allemands ont mis en ligne 6 divisions, avec 4 divisions spéciales d'assaut en soutien. Ils parviennent à franchir les réseaux d'avant-postes de nos alliés. Mais ils ne peuvent pas aller plus loin. Au nord de la Somme, vers Boyelles et Moyenneville, Bucquoy et Puisieux, plusieurs assauts sont repoussés. Au sud de la Somme, où nous soutenons les Anglais, les engagements ont lieu dans le voisinage d'Arvillers et de Vrely d'abord, puis plus à l'ouest, de La Neuville-Sire-Bernard, Mézières, Maccelcaven-Hamel.

Le 29 mars a lieu une accalmie, mais elle n'est pas de longue durée. La bataille se ranime le 30 au matin sur un front de 40 kilomètres, depuis Moreuil jusqu'au sud de Lassigny.



Au milieu de son état-major le général Demetz, qui a repris Grivesnes.

Elle s'étend bientôt sur 60 kilomètres en gagnant le nord de la Somme. Dans cette suprême entreprise, l'ennemi cherche à atteindre la voie ferrée de Beauvais à Amiens, en même temps qu'à s'ouvrir les routes du sud qui lui ont été fermées à Noyon. La bataille commencée dans la nuit du 29 au 30 est une des plus âpres de la guerre. C'est une bataille d'infanterie, car l'artillerie lourde n'a pu encore rejoindre ses emplacements. L'ennemi jette sans compter divisions sur divisions, en vagues épaisses où nos feux creusent d'effrayants ravages. Sur certains points, nos soldats, contraints de reculer, repartent avec frénésie à la contre-attaque et balayent l'ennemi. Des batteries de 75, à peine débarquées, arrêtent net des colonnes adverses qui, malgré les cris de leurs officiers, se replient en désarroi.

Moreuil, Orvillers, Plessis-le-Roye, Le Piémont sont le théâtre de combats épiques. Moreuil — le point le plus rapproché d'Amiens, — est particulièrement convoité. Des Canadiens s'y cramponnent avec nous. Deux fois le village est repris, deux fois reperdu. Il finit par nous rester. Même acharnement dans le parc de Plessis-de-Roye. Au Piémont, deux divisions ennemies ont reçu l'ordre formel d'avancer. Elles plient pourtant sous l'élan furieux d'une seule division française qui réoccupe entièrement cette hauteur et fait 700 prisonniers, dont 20 officiers. Au soir du 31 notre ligne, maintenue dans son ensemble, passe à l'est de Moreuil, longe les hauteurs à l'ouest de l'Avre, passe à l'est de Malpart, à l'ouest de Cagny, remonte au nord d'Ayencourt et du Monchel, suit les lisières sud d'Orvillers, englobe Biermont, Roye-sur-Matz, la station de Canny-sur-Matz, Le Piémont.



Le 1^{er} avril, la bataille dure toujours et elle se prolonge les jours suivants. Mais la situation n'est plus la même. Une cristallisation s'est opérée. Pendant 10 jours, les Allemands ont pu substituer sur le front franco-britannique la guerre de mouvement à la guerre de position. Maintenant une ligne continue s'est une fois de plus établie. Des tranchées se sont creusées. L'ennemi doit amener des pièces d'artillerie lourde pour marteler nos défenses.

Lieutenant-colonel X...

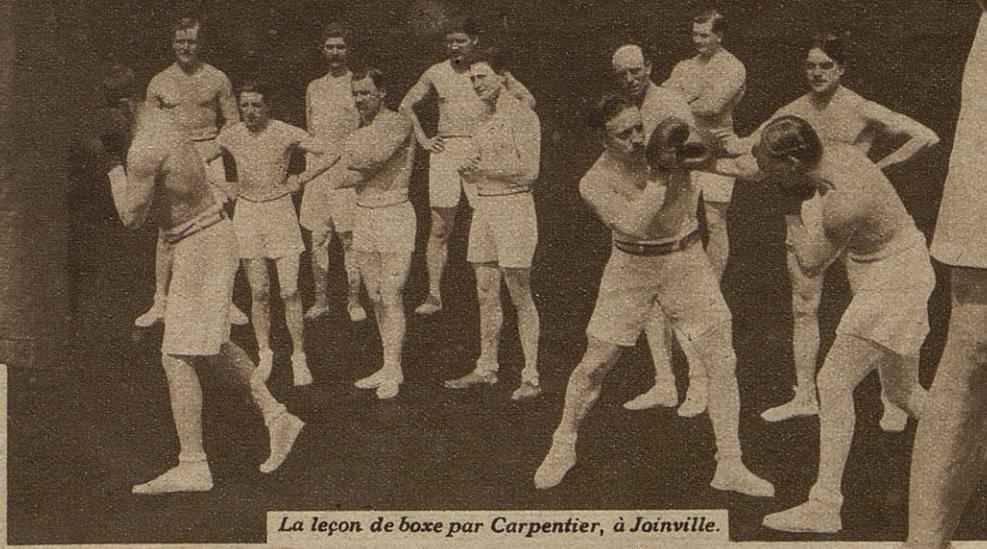
LA VIE SPORTIVE PENDANT LA DERNIÈRE QUINZAINE



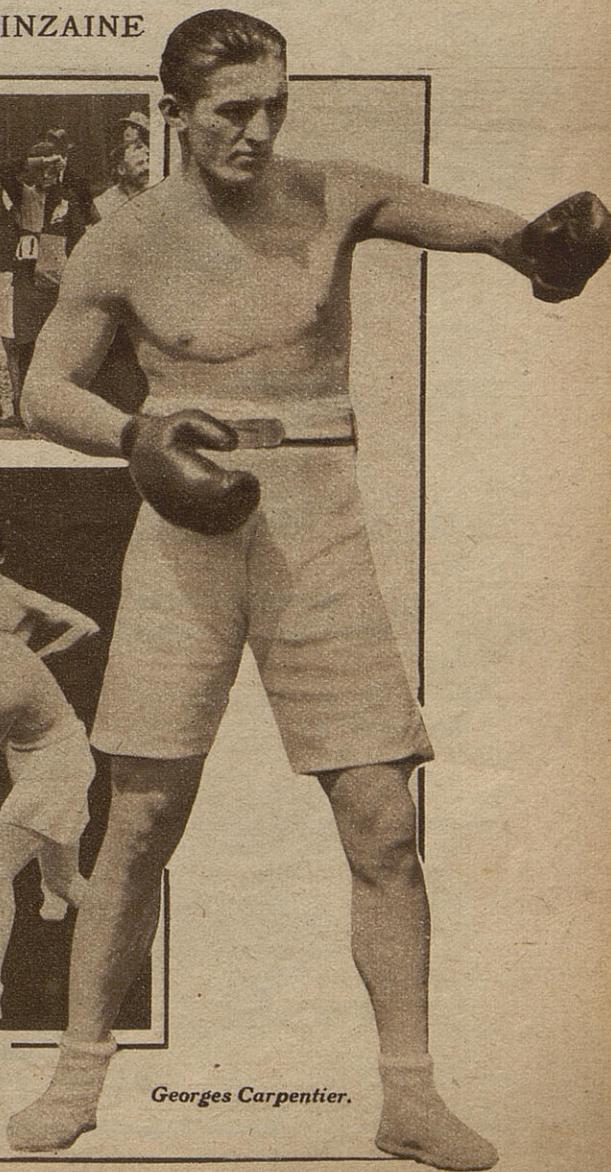
L'ancêtre Muller



Le départ de la Course des Ancêtres (au centre le vainqueur n° 7).



La leçon de boxe par Carpentier, à Joinville.



Georges Carpentier.

Le 7 avril, à Saint-Cloud, s'est disputé le Cross des Ancêtres, réservé à des sportsmen âgés de plus de 40 ans. Le vainqueur R. Muller a couvert les 12 kil. 600 du parcours en 51'49". A l'École de Joinville, le grand champion de boxe Georges Carpentier, momentanément inapte à l'aviation où il s'est si brillamment distingué, vient d'être nommé moniteur d'éducation physique.

J'ai vu.

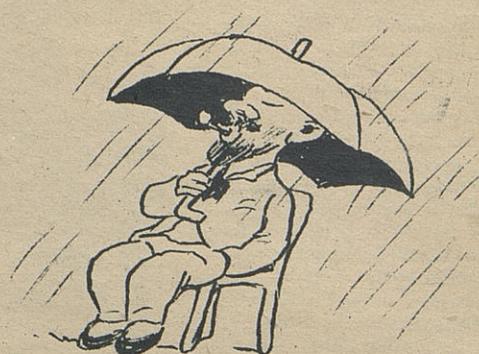
BOUQUET D'EXPRESSIONS



Pour exprimer son dédain du bombardement, le public a traduit son m'enfichisme par : «



— Faut pas s'en faire,



...ou après moi le déluge.



Faut pas bousculer le pot de fleurs.
(Expression des plus printanières.)



Occupe-toi du chapeau de la gosse.
(Ça c'est fin et délicat.)



Laisse flotter les rubans.



Et pose-les sur la pendule.
(Tout à fait joli et polisson.)



Au bout du quai les ballots!
(Qui atteste une certaine psychologie.)



Garde la valise et ne perds pas les tickets.
(Sage précaution.)



Laisse couler le robinet.
(Exquis et primesautier.)



Ne marche pas sur les bégonias.
(Expression savoureuse et presque Louis XV.)



Ni dans les légumes!



Voilà! on fait ce qu'on peut!
(Parbleu!!!) A LA GARE... comme à la GARE!!!

Marcel Gaby



...J'APERCEVAIS MINNA QUI, DANS LES BRAS DE SA MÈRE, M'ENVOYAIT DES BAIS.

LE JOURNAL DE HANS VON TUEBINGEN

COMMANDANT DU SOUS-MARIN ALLEMAND U-13.

« 2 avril 1916.

« Minna, pour la seconde fois, est venue visiter mon sommeil. Le songe que j'ai fait cette nuit, du moins je crois m'en souvenir, est absolument identique à celui qui m'impressionna tant il y a trois jours. Mais cette fois je puis facilement en évoquer les diverses phases.

« Il me semblait apercevoir loin, très loin de moi, à des centaines de lieues, M^{me} Larsen, la mère de ma chère fiancée. Un grand air de tristesse était répandu sur toute sa personne. Ses mains étaient jointes, ses

La première partie de cet authentique « journal de bord » a paru dans le numéro du 1^{er} avril. Nos lecteurs auront remarqué que Hans von Tuebingen, qui partit d'abord en croisière sur l'U-13, a pris ensuite le commandement du sous-marin U-34 où nous le trouvons aujourd'hui.

yeux remplis de larmes. Elle suppliait sa fille de venir la rejoindre. Minna, elle, me tendait les bras et semblait m'appeler à son secours. Je me disposais à y courir lorsqu'une formidable explosion retentit. Quelques minutes après, lorsque le rideau d'épaisse fumée qui avait dérobé la jeune fille à ma vue se fût dissipé, j'aperçus Minna dans les bras de sa mère où elle avait couru se réfugier. De là elle nous envoyait des baisers, à son père, à Sven, à moi-même.

« — Si votre rêve a une signification quelconque, m'a dit Fritz lorsque je lui ai décrit ma vision, il annonce que vous verrez bientôt M^{lle} Minna.

« Cette rassurante interprétation de mes rêves ne m'a point rendu la tranquillité de l'âme. L'impression que j'en ai ressentie est douloureusement vive. Je ne puis m'affran-

chir de cette pénible pensée que Minna est en danger ou qu'elle a déjà été frappée par le malheur. »

« 5 avril 1916.

« Nous avons encore coulé cet après-midi un navire anglais. Nous avons fait prisonnier son capitaine, car il nous avait attaqués avant toute démonstration de notre part. Certes, je ne blâme point cet homme d'avoir essayé de couler notre sous-marin. Il savait fort bien que nous ferions, nous, tout notre possible pour couler son propre bâtiment. Mais, en pareille occurrence, mon sentiment compte peu. Je n'ai pas le droit de transgresser le règlement et j'ai bien peur que ce pauvre Anglais ait joué sa vie. Les conseils de guerre de chez nous ne badinent pas. J'en suis doublement fâché pour l'

J'ai vu.

car il m'a prouvé qu'il était un des plus parfaits gentlemen qu'il m'ait été donné de rencontrer. Décidément, il faut que je surveille mes nerfs, je deviens sentimental à l'excès.

« Ce dernier combat a été un des plus passionnants que nous ayons livrés. Nous aperçûmes notre adversaire alors qu'il était à cinq milles de nous environ. Il ne nous aperçut, lui, du moins je le suppose, que lorsque la distance qui nous séparait fut réduite à un mille. A ce moment-là il vira de bord, comme pour prendre la fuite, et ouvrit le feu. Une demi-douzaine d'obus furent tirés. Les uns n'eurent pas la force de venir jusqu'à nous, les autres passèrent au-dessus de nos têtes sans nous causer la moindre avarie.

« Les Anglais avaient à bord deux pièces à tir rapide, d'assez gros calibre et de portée suffisante pour nous mettre hors de combat et même pour nous envoyer par le fond si leurs pointeurs avaient été plus adroits. Heureusement, au cours de toute l'affaire, nous n'eûmes à souffrir que de la chute d'un obus qui éclata sur le pont sans causer de graves dommages.

« Notre canonier Halbert régla rapidement son compte à l'ennemi. Du premier coup, selon son habitude, il démolit le poste de télégraphie sans fil. Au second, il creva le flanc du navire et broya la machinerie. Pourtant l'anglais répliquait toujours. Jamais bateau marchand, attaqué par nous, n'avait témoigné jusque-là d'une telle résistance, d'une pareille opiniâtreté. Un troisième obus le toucha au-dessous de sa ligne de flottaison et l'eau, à gros bouillons, pénétra par la brèche ouverte. Ce fut eulement quand la « bande » devint i prononcée que les canons ne pouvaient plus tirer que les canots de sauvetage furent mis à la mer.

« La raison pour laquelle Halbert lonna toujours le coup décisif, c'est qu'il s'attaqua tout de suite aux canons de l'adversaire et le met ainsi dans l'incapacité de nuire.

« Le capitaine fut le dernier à quitter l'épave de son navire. Lorsque sa chaloupe accosta notre bord, ses yeux étaient remplis de larmes, larmes d'orgueil, larmes de regret aussi de n'avoir pu sauver un aussi beau bâtiment.

« Je lui dis que je déplorais d'avoir le faire prisonnier. Il m'eût été plus agréable de le récompenser pour sa vaillante conduite. Mais le devoir m'ordonnait, je devais obéir. »

« 6 avril 1916.

« J'ai tué ce que j'avais le plus cher au monde ! Je suis l'assassin de Minna ! Mon Dieu, Mon Dieu, prenez-moi en pitié ! Oh... »

« 10 octobre 1916.

« Que de jours passés depuis celui de la sombre tragédie ! Je vis encore ; je n'aurais pas cru que cela fût possible. Fritz m'a raconté qu'il n'avait trouvé, gisant inanimé au pied de ma table, ayant laissé inachevée la phrase commencée, et que trois jours durant j'avais eu, avec la fièvre, un délire voisin de la folie. Jusqu'à présent je ne me

sentais pas assez maître de moi pour évoquer ici les événements de la terrible journée.

« Dans l'après-midi du 6 avril, j'aperçus un schooner suédois, lourdement chargé, qui cinglait, par vent contraire, vers la côte de la Grande-Bretagne. Halbert le visa et démolit son mât de misaine qui chancela et tomba à la mer après avoir tout brisé sur le pont. Le navire était perdu. Une seule chaloupe fut détachée à temps et mise à la mer pour échapper à la suction produite par l'engloutissement du navire. Quand elle aborda l'U-34, quelle ne fut pas ma stupéfaction d'y voir M. Larsen, le père de ma fiancée, et mon vieil ami Sven, son frère ! Fallût-il que ce fût un si douloureux événement qui nous rapprochât ! La peine de M. Larsen devait être très cruelle, car vraisemblablement le bateau lui appartenait. Toutefois, je ne pouvais m'empêcher, en mon for intérieur, de m'en féliciter, puisque j'allais enfin avoir des nouvelles de mon aimée.

« Où est Minna ? demandai-je quand les naufragés ne furent plus qu'à soixante mètres de nous.

« — Là ! me répondit le capitaine Larsen montrant du doigt le point où l'épave de son schooner, le *Baldar*, s'était engloutie dans les flots.

« Tout d'abord je ne compris point ce qu'il voulait dire. Je pensais qu'il fallait attribuer à ce mot un sens figuré et qu'il signifiait : « Ma fille aimait beaucoup notre navire, sa perte, causée par vous, lui brisera le cœur ».

« Quelques secondes plus tard, quand ils eurent accosté, mes yeux s'ouvrirent à la triste réalité et je mesurai nettement

toute l'étendue de mon malheur. Mes genoux plièrent et je serais tombé si Halbert et un autre de mes matelots ne s'étaient précipités pour me soutenir.

« Un éclat du mât avait, en tombant sur le pont, frappé Minna juste au moment où elle sortait de sa cabine pour venir voir ce qui se passait. Elle avait été tuée sur le coup. Son corps était littéralement écrasé sous les débris. Le capitaine Larsen et Sven eurent bientôt acquis la triste certitude que tous les efforts qu'ils feraient pour la dégager seraient vains. D'ailleurs, ils n'avaient plus une minute à perdre s'ils voulaient échapper au naufrage. Le schooner s'enfonçait rapidement. S'ils tergiversaient plus longtemps, le canot de sauvetage ne pourrait plus être détaché à temps. Ils le poussèrent donc à la mer, abandonnant la dépouille mortelle de Minna aux caprices des flots.

« Hélas ! cet être tant chéri gît maintenant au fond de la mer... et par ma faute ! »

« Lorsqu'après des efforts surhumains j'eus enfin repris possession de moi-même, j'emmenai mes deux malheureux amis dans ma cabine et, là, ils me racontèrent ce qui s'était passé depuis mon départ de Stockholm.

« — Si seulement vous aviez écrit, Hans, me dit Sven, pareille catastrophe ne se serait jamais produite ! Nous n'avons reçu qu'une lettre de vous quelques jours après votre départ, et, depuis, plus rien.

« — Grand Dieu ! que dites-vous, mon pauvre ami ? Je vous en ai envoyé des vingtaines. Mais elles demeurèrent toujours sans réponse.

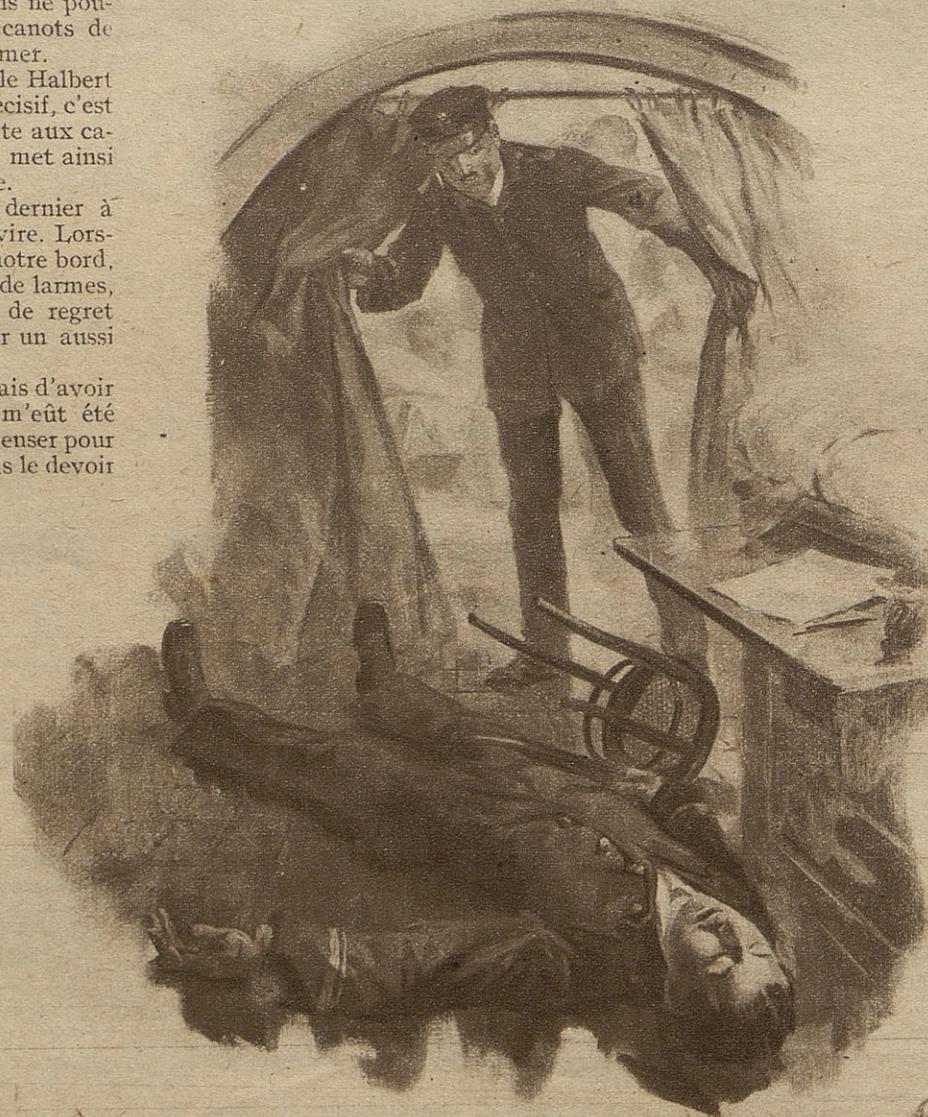
« — Depuis que nous sommes embarqués sur l'U-34, Hans n'a pas cessé d'écrire à M^{lle} Minna ou pour elle, interrompit Fritz Launig qui était, lui aussi, un ami de la famille Larsen. Il me parlait sans cesse de votre fille, me confiant son chagrin d'en être éloigné. A quatre reprises il s'est essayé à faire son portrait.

« — Eh ! bien, nous n'avons pas reçu d'autre lettre que celle où vous nous annonciez que vous preniez du service à bord des sous-marins et que vous pensiez être, avant longtemps, de retour à Stockholm, dit le capitaine Larsen.

« — Hélas ! Qui aurait pu croire jamais que cette maudite guerre se prolongerait de façon aussi désespérante ? »

« — Minna, reprit son père, essaya d'abord de supporter courageusement la séparation, mais à mesure que le temps passait, elle se montra de plus en plus chagrine. Pourtant elle ne se plaignait point. Au bout de quelques mois, elle cessa même tout à fait de nous parler de vous. Elle pensait sans doute, la chère créature, que nous vous jugions mal de l'avoir si rapidement chassée de vos pensées. Et, la crainte d'entendre une parole blessante à votre égard, elle se taisait.

(La fin au prochain numéro.)



FRITZ M'A RACONTÉ QU'IL M'AVAIT TROUVÉ GISANT INANIMÉ AU PIED DE LA TABLE.

J'ai vu.

CE CONTRE QUOI LA GROSSE BERTHA S'ARCHANE
EN VAIN : LE PRINTEMPS DE PARIS ET SON SOURIRE



Le Printemps de Paris. (tableau de Lachmann.)



Yvonne Chazel.



Yvonne Printemps.



Mistinguett.



Fanny Heldy.



Monna Delza.



Jane Marnac.



Regina Badet.



Spinelly.



Huguette Duflos.

Sans doute les obus de la pièce allemande ont fait des victimes, comme en témoigne une page de ce même numéro. Mais l'effet moral que le Kaiser en attendait a fait long feu. Paris, où il s'imaginait jeter la panique et le désarroi, Paris a gardé son charme et son sourire et jamais le printemps ne s'y para de plus de grâce. On dirait qu'il s'est mis en frais pour accueillir

les vainqueurs des rudes combats de Picardie. Et, tandis que la grosse pièce crache lourdement ses pesants obus, Paris vit libre et gai, de cette gaieté fine, élégante, un peu narquoise comme un défi. — En guirlande, autour du tableau de Lachmann, quelques-unes des artistes que les soldats en permission viennent applaudir et qui jouent les soirs des Gothas.

J'ai vu.

CINQ CONTRE QUINZE

Nos lecteurs se souviennent du récit de la fin du destroyer allemand *Goliath*, incendié dans la nuit du 19 au 20 mai 1917 au large d'Ostende, récit que nous devons aux renseignements d'un officier torpilleur qui avait pris part au combat. Aujourd'hui encore le même officier nous a fourni, sur le raid allemand du 21 mars dernier, des détails qui nous ont permis de reconstituer les phases de cette action si glorieuse pour notre marine....

Dans la petite rade voisine de Dunkerque, les cinq destroyers de l'escadrille, deux anglais, trois français, laissent voir leurs formes élancées à travers la brume légère qui flotte partout sur la Manche. Il est 4 h. 40. Le réveil n'est pas encore sonné. A part les matelots de garde, les équipages se reposent.

Soudain, une canonnade formidable jette tout le monde à bas des hamacs. C'est l'alerte! L'ennemi attaque Dunkerque par mer, comme il l'avait attaquée un an auparavant, une première fois dans la nuit du 25 au 26 mars 1917, puis le 25 avril. Il n'y a pas à s'y tromper. Il ne s'agit pas d'un raid aérien mais d'un bombardement à longue distance. Si l'on ne peut rien distinguer au loin, on se rend parfaitement compte que les coups viennent du côté de la mer.

Cinq minutes, montre en main, après ce terrible réveil, l'escadrille alliée dont toutes les machines étaient naturellement sous pression prenait le large en formation de combat, le *Botha* (anglais) chef d'escadrille en tête, le *Morriss* (anglais) puis les français, le *Capitaine Mehl*, le *Magon* et le *Bouclier* qui incendia le *Goliath*.

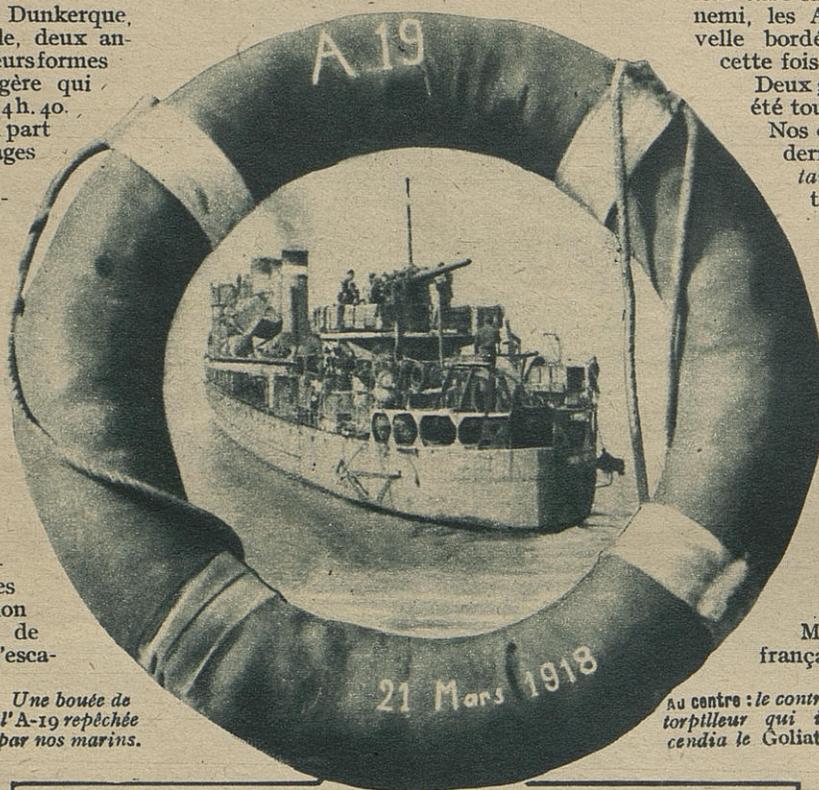
Filant à toute vitesse le long de la côte, les destroyers continuent vers Zuydcoote, dans le but de couper la route aux navires ennemis qu'ils n'apercevaient toujours pas. Le temps était beau, le ciel très clair malgré la brume. A 5 heures, le chef d'escadrille arrivait à la hauteur de Nieuport apercevait deux petits torpilleurs allemands du type A au mouillage, dans le but d'éclairer le retour de l'escadrille qui bombardait Dunkerque. Sans la moindre hésitation, le *Botha* fonce sur le bâtiment le plus proche et le coupe littéralement en deux, frappant en plein son étrave par le travers. Et, tandis que le torpilleur allemand disparaissait dans les flots, le *Morriss* et le *Capitaine Mehl* envoyaient simultanément une torpille au second bâtiment allemand qui coula sans qu'il eût seulement le temps de tirer un coup de canon. Mais une explosion s'étant produite par le travers du *Botha*, provoquée par une torpille ou une mine, celui-ci donnant de la bande par tribord, et ayant eu quelques marins tués, dut céder le commandement au *Morriss*.

Un terrible combat allait s'engager presque aussitôt, dans la brume qui se levait un peu, les Alliés venaient de distinguer les destroyers allemands qui cherchaient à regagner précipitamment leur base après avoir tiré plus de deux cents coups de

canon sur Dunkerque, sans d'ailleurs causer grand dommage. A première vue, les nôtres évaluèrent à huit le nombre de leurs adversaires. En réalité, on le sut par la suite, ils étaient quinze. Par crainte d'une erreur — une patrouille anglaise venue de Douvres pouvait fort bien se trouver dans les parages — on fit des signaux de reconnaissance. Et na-

tuellement, avec leur félonie habituelle, les Allemands répondirent en se servant de signaux qu'ils avaient surpris, espérant tromper notre vigilance. Malheureusement pour eux, les signaux qu'ils croyaient bons étaient périmés et leur odieuse supercherie leur valut une riposte immédiate à coups de canon. Les bâtiments alliés ouvrirent aussitôt le feu à 1 600 mètres, tirant par tribord, le *Morriss* et le *Capitaine Mehl* se servaient en outre de leur tube lance-torpilles. Et fonçant sur l'ennemi, les Anglo-Français tirèrent une nouvelle bordée par bâbord, à 1 000 mètres cette fois.

Deux grands destroyers ennemis avaient été touchés dont le chef de l'escadrille. Nos obus les avaient incendiés et une dernière torpille placée par le *Capitaine Mehl* avait coulé bas l'un d'entre eux. L'autre brûlait lorsque des bâtiments alliés, continuant la poursuite, arrivèrent à sa hauteur. Les autres destroyers allemands essayèrent bien de riposter; quelques éclats d'obus seulement atteignirent le *Morriss* dans ses cheminées et dans son étrave, sans blesser personne. A bord des trois bâtiments français, on fut encore plus heureux, car aucun projectile ne les atteignit. Cependant, l'ennemi en fuite parvenait sous le canon à regagner sa base d'Ostende Il était 5 h. 30. Le combat était fini.



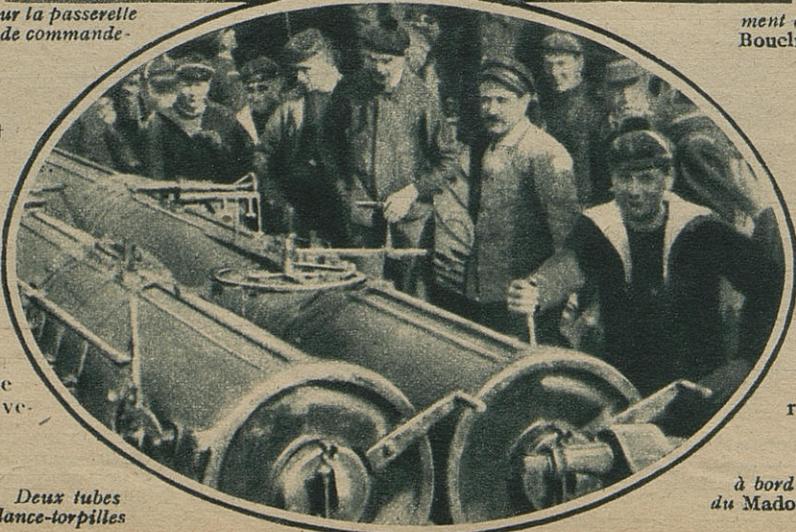
Une bouée de l'A-19 repêchée par nos marins.

Au contre : le contre-torpilleur qui incendia le *Goliath*.



Sur la passerelle de commande.

ment du Bouclier.



Deux tubes lance-torpilles

à bord du Madon.

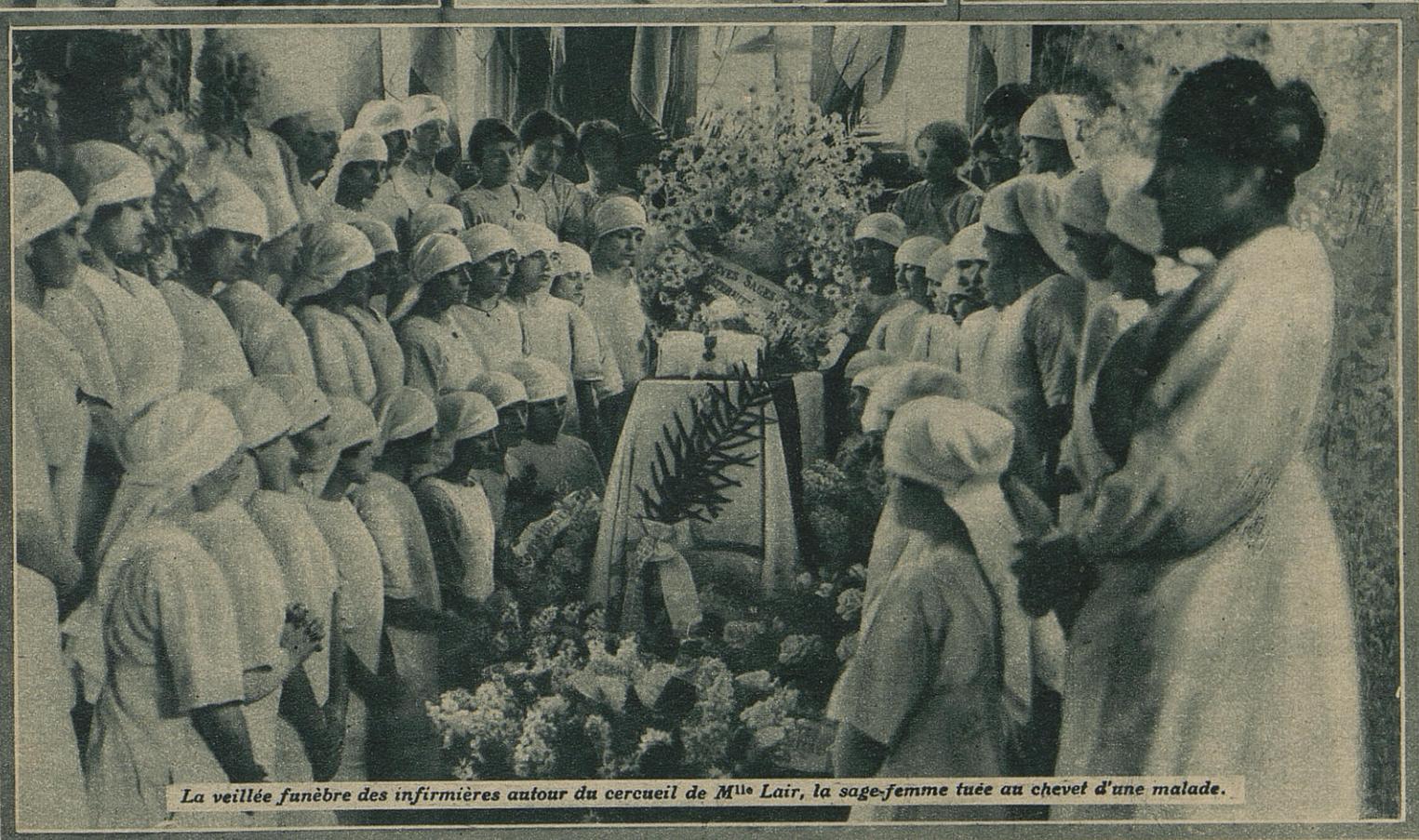
Un cinquième adversaire avait d'ailleurs subi le même sort, car une vedette anglaise venue à la rencontre de l'escadrille tira plusieurs coups de canon sur un destroyer allemand qu'elle aperçut en feu et coulant bas devant Ostende.

De grandes bouées en liège ballottées par les vagues furent repêchées; elles portaient en grandes lettres noires le chiffre des navires ennemis auxquels elles appartenaient. Avec un peu de peinture, nos marins y ajoutèrent: « 21 mars 1918 », jour désormais fameux dans les fastes de la marine où cinq navires alliés eurent raison de quinze allemands!

Lieutenant de vaisseau T...

J'ai vu.

UN OBUS TOMBE SUR UNE CRÈCHE DE PARIS



La veillée funèbre des infirmières autour du cercueil de M^{lle} Lair, la sage-femme tuée au chevet d'une malade.

Les artilleurs allemands visent bien : le Vendredi-Saint ils tuèrent, comme on sait, près de 100 personnes en prière dans une église. Ils furent presque aussi heureux le 11 avril. Ils firent en effet plus de 25 victimes dans la grande salle claire, toute de blancheur et de silence, d'une crèche où des mères donnaient le sein à leur petit. On comprend maintenant pourquoi l'Empereur a tenu à inaugurer en personne le feu de sa pièce préfé-

rée. Il pressentait ses exploits. Voici, dans les documents du haut de la page, trois des mamans qui furent blessées tenant leur enfant dans leurs bras. Certaines sont mortes, presque aussitôt, d'autres sur le coup comme Mlle M. Lair, la sage-femme tuée dans l'exercice de ses fonctions. On voit les infirmières monter une garde d'honneur autour de son cercueil sur lequel, M. Jeanneney, sous-secrétaire d'Etat à la guerre, vint accrocher la croix des braves.

EN MARGE DE LA GUERRE



Lord Milner, le nouveau ministre de la guerre anglais, remplace lord Derby.



Lord Derby devient ambassadeur d'Angleterre à Paris à la place de sir Berthie.



M^{me} Gourko, la femme du général russe, qui a été tuée par un obus allemand sur le front français.



Lichnowsky, l'ex-ambassadeur allemand a fait des révélations sensationnelles.



Le roi de l'acier Schwab, directeur des constructions navales aux Etats-Unis.



M. Paul Marguerite, l'écrivain qui publie un remarquable roman : " Jouir ".



M. Baker s^{re} à la guerre aux Etats-Unis, visitant le front franco-américain.



Le Kaiser autrichien, qui fit faire des propositions de paix par son beau-frère.



M. Baker inspectant l'école d'entraînement des aviateurs américains en France.



L'auteur M. Paul Gsell, collaborateur de Poulbot pour Les Gosses dans les ruines.



La divette Rose Amy qui obtient un gros succès au Casino de Paris avec la romance américaine *A lover's serenade*, de Louis Hillier.



M. Clemenceau, le Tigre qui a terrassé le comte Czernin.



M. Baker inspectant l'école d'entraînement des aviateurs américains en France.



Le médecin-major André Couvreur, l'auteur du *Fruit des Mancennes*, du *Mal nécessaire*, a été promu officier de la Légion d'honneur.



Les infirmières de Paris aux obsèques de M^{lle} Lair, une de leurs collègues, assassinée par un obus du supercanon allemand.



Le ministre autrichien Czernin, qui a dû démissionner.



Le prince Sixte de Bourbon-Parme qui reçut la lettre de son beau-frère le Kaiser Karl, pour M. Poincaré.



Le baron Burian qui a remplacé le comte Czernin.



Les membres du récent congrès italo-jugo-slavo-polonais à Rome, (au centre) M. Franklin-Bouillon (+), délégué français.



Prudence. — Faites comme moi, ma bonne dame, les Boches peuvent tirer ! J'prends l'trottoir de droite et mon parapluie...



Le c^{re} aviateur anglais Trollope, qui le même jour abattit six avions boches.



Une boucherie contrôlée a été ouverte récemment à Paris, rue Ferdinand-Flocon, où l'on vend la viande au tarif municipal.

Le qu'il faut lire pendant la Guerre

ORIENT ROYAL

(CINQ ANS A LA COUR DE ROUMANIE)

par
Robert SCHEFFER



Ce livre du maître écrivain qu'est Robert Scheffer, on ne saurait mieux en résumer la lettre et l'esprit qu'en en donnant ici le bel avant-propos de J.-H. Rosny Aîné :

« Robert Scheffer m'a communiqué les « épreuves » de son *Orient Royal* et m'a demandé de lui donner mon opinion. J'essaie de la donner ici avec un minimum de rhétorique et un maximum de sincérité — et brièvement pour ne pas agacer le lecteur.

« Tout d'abord, le livre est captivant ; je serais étonné si un seul lecteur impartial, je veux dire un lecteur qui ne soit ni un parent ni un ami des personnages mis en scène, n'était point de mon avis. L'intérêt naît d'abord de la vie intense de l'œuvre, vie qui, d'emblée, nous familiarise les silhouettes ; il naît ensuite du relief que Scheffer sait donner à la physiologie humaine, de l'observation aiguë, parfois cruelle, voire féroce, de l'ironie fine, vive, preste, où se retrouve le satiriste à qui nous devons de si amusants portraits de confrères, de la grâce du style, un style à la fois véhément et restrictif, riche de couleur, rythmique, rapide, aisé et clair.

« Les gens dont ce livre nous dévoile l'allure, le geste, les discours, les actes, sont choisis parmi les plus grands de ce monde ou parmi leurs comparses. Notre maître le hasard a voulu que Robert Scheffer habitât, dans sa prime jeunesse, un palais oriental, avec une reine, un roi, des princes, des seigneurs de toute farine, des généraux, des courtisans, des diplomates... Son œil perçant et son ouïe délicate ont observé, sa mémoire — et ses cahiers — ont conservé tout ce qu'il fallait pour écrire ce livre, qui aura un grand succès — succès accru encore de l'actualité brûlante — incandescente, — du sujet.

« Le personnage qui paraît le plus souvent dans ces pages c'est Carmen Sylva, autrement dit Elisabeth de Wied, reine de Roumanie. Scheffer en a fait des portraits excellents, il a su doser à merveille les qualités et les défauts de cette femme, en somme admirable par les dons de l'esprit et la générosité du cœur, à qui ne manquaient que la mesure, la constance, le sens du temps qu'il faut pour parfaire l'œuvre d'art...

« A côté de Carmen Sylva, Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, roi de Roumanie, est dépeint avec une malicieuse maîtrise, et il était difficile à réussir. On trouve aussi un prince de Naples, actuellement roi d'Italie, tracé avec amour ; un très divertissant prince de Galles (le futur Edouard VII) ; un délicieux Loti ; une reine d'Angleterre impressionnante, malgré des aspects caricaturaux ; une vieille petite princesse de rêve, mère du roi Carol ; une rébarbative princesse de Wied ; un prince de Bulow qui donne peut-être là, en raccourci, la plus véridique impression de ce diplomate ophidien ; un timide prince Ferdinand ; une reine Nathalie aux fortes mâchoires et aux belles épaules ; un pesant Archiduc, et vingt, et cent autres qui tous captiveront le lecteur. Et je ne parle pas de la sinieuse intrigue autour du *Journal de la Reine*, que détenait Scheffer et qu'il brûla, sur l'ordre de la souveraine ; il y a là de belles pages très intimes et qui, cependant, se rattachent à la grande politique européenne.

« A propos de deux ou trois des personnes qui paraissent sur l'écran de la lanterne magique, je dois faire quelques restrictions : ce sont des personnes que j'aime ou que j'admire.

J.-H. ROSNY AÎNÉ.

Un volume in-18. — Prix net : 4 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

LES HEURES DÉCHIRÉES

(NOTES DU FRONT)

par
Léo LARGUIER



Le grand d'Annunzio a dit que le propre d'un véritable poète est de faire toujours aimer la vie. Parole mystérieuse dans son apparente simplicité. Je l'ai mieux comprise à mesure que j'avancé

dans la lecture des *Heures déchirées*, le dernier livre de Léo Larguier.

Ce livre, il lui donne comme modeste sous-titre : *Notes du front*. Il y résume avec une simplicité grave, moins les événements, les actions de la grande guerre auxquels il a été mêlé, que les impressions que peuvent laisser, sur une



LA LUNE DÉCOUVRE BRUSQUEMENT LA PATROUILLE...

Illustration de R. DILIGENT extraite de : *Les Heures déchirées*.

âme lyrique, ces événements et ces actions.

Il y a, à l'heure actuelle, un grand luxe d'insignes pour différencier aux yeux du public ceux du front et ceux de l'arrière. Ces distinctions ne vont pas sans quelque injustice. Un amputé de Charlevoix ou du Grand-Couronné n'a pas droit à une seule brisque, alors que l'officier gestionnaire d'un hôpital bénévole du Bourget — zone des armées, — a droit sur sa robuste épaule à autant de V renversés qu'il aura passé d'années dans cette redoutable formation. Mais, du moins, en ce qui concerne les écrivains, qu'on se rassure. Ici, toute marque distinctive serait superfétatoire. Parmi ceux qui ont parlé de la terrible chose, on ne confondra jamais ceux qui l'ont vue et ceux qui ne l'ont pas vue.

Toujours on les reconnaît. Et non à l'abondance ou à l'authenticité des détails techniques. Un professeur de Sorbonne est infiniment mieux placé pour juger de la bataille de Guise que le pauvre troupière qui n'aura fait qu'y être blessé après avoir brûlé ses quatre-vingts cartouches. On les reconnaît, ceux qui en ont écrit y ayant été, à ce grave « amour de la vie » que respire chacune de leurs phrases, de cette vie dont ils ont trop souvent fait le sacrifice pour n'en point connaître à tout jamais l'ineffable prix.

C'est dire que le livre de Léo Larguier est le livre d'un soldat qui se souvient de sa vie passée. Plus cette vie aura été heureuse, fertile en satisfactions d'amour ou d'amour-propre, plus le contraste sera multiplié. L'horrible pain sur lequel il a plu, et qu'on mange dans le trou d'obus au-dessus duquel défilent les balles, comment ne pas songer au restaurant du Bois, où l'on mangeait « des choses légères et délicieuses » en compagnie d'amis, et avec, comme

voisine, une mince femme rousse, en robe de velours vert. Un bout de journal maculé, traînant dans la boue de la tranchée et relatant les représentations théâtrales, à Paris, et comment ne pas évoquer aussitôt la soirée où le poète, à présent vêtu de bure, casqué d'acier, botté de boue, regardait du fond de l'ombre de la baignoire directoriale le rideau de l'Odéon se lever sur une de ses pièces.

Léo Larguier a intercalé dans ce livre trois poèmes qui sont parmi les plus beaux de ceux qu'a écrits l'auteur des *Isolements*. « J'ai toujours pensé, m'écrivait, au commencement de 1914, Maurice Barrès, que nous devrions revenir à ce genre d'ouvrage cher à La Fontaine, un livre où les vers alterneraient avec la prose. » *Les Heures déchirées* réalisent le vœu du Maître.

PIERRE BENOÎT.

Un volume in-18. — Prix net : 4 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

PLUS PRÈS DE TOI

(CEUX DE KITCHENER EN FRANCE)

par

Claude FRÉMY.



Ce livre de Claude Frémy met en scène, dans une action très simple et très noble, des types significatifs des deux peuples, l'Anglais et le Français, qui mêlent aujourd'hui leur sang sur les champs de bataille.

Mais ce n'est pas là un « livre de guerre » comme on l'entend pour l'ordinaire.

Dans ce décor de pays normand qui a Rouen pour centre, ce sont, dans l'ambiance de la guerre et de tout son pittoresque, des cœurs et des esprits qui se confrontent, se heurtent, et connaissent un jour, par l'amour qui les appelle irrésistiblement, quel haut idéal est commun aux deux races.

« Plus près de Toi... c'est la parole d'amour et de confiance que les agonisants du *Lusitania* jetaient à Dieu... C'est la parole que le major Ledds, le héros du livre, jette à Christiane en se donnant enfin

tout entier à la Française qu'il avait peur d'aimer. Et c'est, expression supérieure de l'esprit même du livre de Claude Frémy, toute l'Angleterre avertie de nos vertus profondes qui, en vouant ses fils à la mort, crie à la France, chaque jour, dans la vie et dans la mort : *Plus près de Toi...*

THÉODORE CHÈZE.

Un volume in-18. — Prix net : 4 fr. — L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.

VIENNENT DE PARAÎTRE :

TROIS MORCEAUX A GRAND SUCCÈS

Sérénade d'amour (A Lover's Serenade)
(Le Triomphe de Rose Amy au Casino de Paris)

Paroles et musique de Louis HILLIER.

Version française de Jacques BOUSQUET.

(Dessin de couverture de Gerda WEGENER.)

Tichty, (le "clou" de la Revue de La Cigale)

Paroles et musique de Louis HILLIER.

Version française de Pierre d'AMOR.

(Dessin de couverture de Gus BOFA.)

The Apach > Trot (succès de chant et de danse du fin comédien Lamy et de Mado Minty, de La Cigale)

Paroles et musique de Louis HILLIER.

Version française de Pierre d'AMOR.

(Dessin de couverture de Charles LABORDE.)

Chaque morceau :

Piano seul... .. net 2 fr.

Chant et Piano... .. net 2 fr.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS MUSICALES
THÉÂTRALES ET CINÉMATOGRAPHIQUES
MAGASIN DE VENTE : 13, rue Rossini, Paris.

J'ai vu.

URODONAL

Gloire de la pharmacopée moderne

L'OPINION MEDICALE :

« J'ai employé pendant longtemps votre Urodonal dans plusieurs cas d'arthritisme, d'obésité, de goutte, ancienne et rebelle à tous les autres remèdes. Dans tous ces cas j'ai constaté une meilleure diurèse, les douleurs se calmèrent à la satisfaction des malades. »
D^r Cav. B. PICOTTI,
Trana (Turin).



Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs

COMMUNICATIONS.
Académie de Médecine
(14 nov. 1908).
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 8 francs. Les trois flacons, franco, 23 fr. 25

Globéol

fortifie

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie
Maladies
des nerfs



Communication à l'Académie de Médecine du 7 juin 1910, par le docteur Joseph Noé, ancien chef de laboratoire de la Faculté de Médecine de Paris.

Etabliss. Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon, fco, 7 fr. 20; les 3 (euro intégrale), fco, 20 fr.

— Ah! vous voulez savoir comment j'ai pu faire tant de randonnées sans accident et sans devenir fou? C'est bien simple, voilà mon secret: le GLOBÉOL, qui m'a donné la force de résistance nécessaire à un pareil exploit.

L'OPINION MÉDICALE :

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

D^r Hector GRASSET, licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et radicalement.

Supprime les douleurs de la miction.

Évite toute complication.

Communication à l'Académie de Médecine du 3 décembre 1912

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques, hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MÉDICALE :

« Il suffit, pour seul et unique traitement par la nouvelle méthode, de prendre, au début de chaque repas, jusqu'à complète guérison, de 15 à 20 capsules de Pagéol dans les 24 heures; quantités qui s'abaissent des deux tiers dans les états chroniques. Les résultats ne se font pas attendre: ils sont tels que, vraiment, il serait bien difficile de vouloir exiger davantage, et qu'il parait tout à fait impossible de pouvoir véritablement faire mieux. »

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et filiales. La demi-bouteille fco, 6 fr. 60. Grande bouteille fco, 11 fr.

D^r HENRI LABONNE,
de la Faculté de Paris, Licencié ès sciences.
Médecin spécialiste.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

Exigez la forme nouvelle en comprimés, très rationnelle et très pratique.



Excellent produit non toxique décongestionnant, anti-eucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable. Usage continu très économique. Assure un bien-être réel.

Communication à l'Académie de Médecine (14 octobre 1913).

Sauvée grâce à la Gyraldose

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite. Dans ces cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu: « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

D^r HENRI RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef au Laboratoire des Hospices Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vieux.

Toutes pharmacies et Etablissements Chatelain, 2, Valenciennes, Paris. La boîte fco, 5.30; les 4 fco, 20 fr. La grande boîte, 7.90; les 3 fco, 20 fr.